

x-rite

color checker CLASSIC

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

L'INDUSTRIE PASTORALE

CHAPITRE PREMIER

LES TERRES VIERGES ET LES GRANDS TROUPEAUX DE BŒUFS

La concurrence des terres vierges. — Leur étendue et leur valeur dans l'hémisphère sud. — Influence de la découverte au xvi^e siècle; conséquences du peuplement au xix^e. — Modes de colonisation. — Rôle de l'homme, rôle du bétail. — Premiers chevaux dans la pampa; troupeaux actuels. — Diverses zones d'élevage. — Fermes et étables. — Grands domaines clos. — Estancias ouvertes. — Légendes européennes sur l'élevage libre. — Erreurs des aventuriers. — La terre vierge partout cadastrée. — Grands propriétaires et éleveurs. — Grandes étables de reproduction. — La vie de la plaine. — Elevage d'autrefois. — Elevage d'aujourd'hui. — Visite à une grande estancia. — Situation. — Clôtures. — Divisions. — Aspect général. — Mœurs du bétail en liberté. — Les taureaux. — La mort. — Soins particuliers. — Race Durham. — Race Hereford. — Le cuir. — Les laitières. — Une fromagerie. — Le seño. — Le rodeo. — La marque. — L'exode dans les terres nouvelles. — Le voyage. — La vie du désert. — L'arpenteur pampéen. — Le fortin. — Le pulpero. — Les ossements. — Le chiffonnier de la plaine. — Le chasseur d'antruches. — L'incendie de la plaine. — Personnel. — Gauchos et capataces. — Influence de l'élevage et de l'achat de la terre sur l'accroissement des fortunes.

De toutes les concurrences que les pays d'Amérique font à l'Europe, celle qui les résume toutes est celle de la terre, à bon marché, disponible, accessible à tous dans sa virginité.

100mm

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- La Vie et les Mœurs à la Plata*, 2^e édition, 1889, revue et augmentée de 48 gravures hors texte. — Tome I, *La Société des villes*. — Tome II, *Industries et productions*. 2 vol. in-8°. — Librairie HACHETTE et C^{ie}. 15 »
- Buenos-Aires; la Pampa et la Patagonie*, 1 vol. avec 16 gravures, 3^e édition. — Librairie HACHETTE et C^{ie}. Broché, 4 fr.; relié. 5 50
- Le Droit international privé dans la République Argentine*, 1 vol. — Librairie COTILLON 2 »
- El Abogado de si mismo*. — Traité de droit usuel pour la République Argentine, seconde édition; 1 vol. in-8°, xvi et 650 pages. — F. LAJOUANE, éditeur, Buenos-Aires 20 »
- Vida y Costumbres en el Plata*, 2 vol. in-8°, avec cartes. Cartonnés. — Librairie BOURET, rue Visconti 20 »

PARIS. — IMP. P. MOUILLLOT, 13, QUAI VOLTAIRE.

ÉMILE DAIREAUX

AVOCAT A LA COUR DE PARIS — DOCTEUR EN DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE BUENOS-AIRES

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

L'INDUSTRIE PASTORALE

LES TERRES VIERGES ET LES GRANDS TROUPEAUX DE BŒUFS
L'EXPORTATION DE LA VIANDE
L'ÉLEVAGE DU CHEVAL PAMPA — BERGERS ET BERGERIE

EXTRAIT DE L'OUVRAGE

LA VIE ET LES MŒURS A LA PLATA

Prix : 1 fr. 50

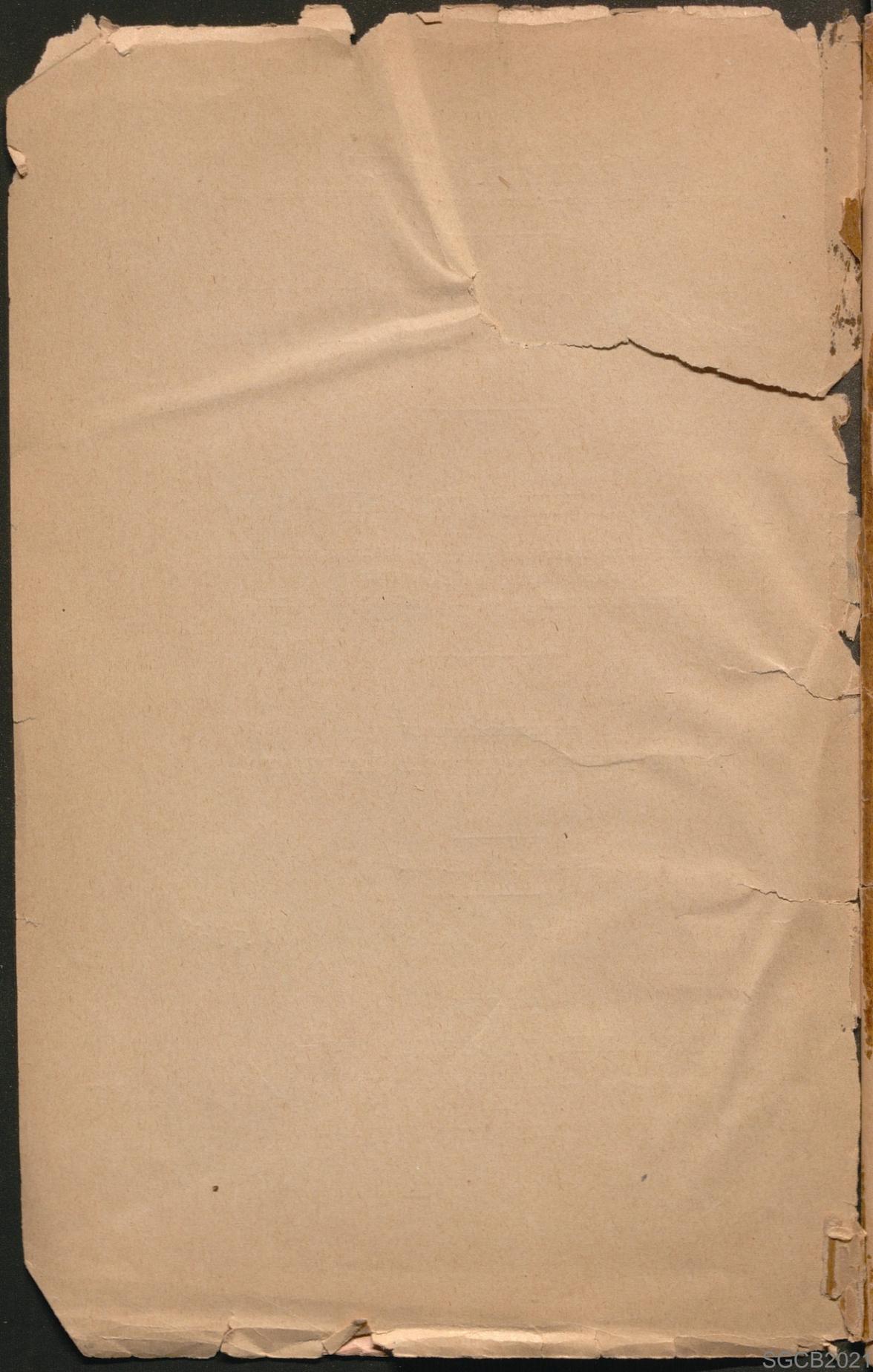
MUSEO
DE
AMERICA
R. 8358

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

MDCCCLXXXIX



RÉPUBLIQUE ARGENTINE

L'INDUSTRIE PASTORALE

CHAPITRE PREMIER

LES TERRES VIERGES ET LES GRANDS TROUPEAUX DE BŒUFS

La concurrence des terres vierges. — Leur étendue et leur valeur dans l'hémisphère sud. — Influence de la découverte au xvi^e siècle; conséquences du peuplement au xix^e. — Modes de colonisation. — Rôle de l'homme, rôle du bétail. — Premiers chevaux dans la pampa; troupeaux actuels. — Diverses zones d'élevage. — Fermes et étables. — Grands domaines clos. — Estancias ouvertes. — Légendes européennes sur l'élevage libre. — Erreurs des aventuriers. — La terre vierge partout cadastrée. — Grands propriétaires et éleveurs. — Grandes étables de reproduction. — La vie de la plaine. — Elevage d'autrefois. — Elevage d'aujourd'hui. — Visite à une grande estancia. — Situation. — Clôtures. — Divisions. — Aspect général. — Mœurs du bétail en liberté. — Les taureaux. — La mort. — Soins particuliers. — Race Durham. — Race Hereford. — Le cuir. — Les laitières. — Une fromagerie. — Le señuelo. — Le rodeo. — La marque. — L'exode dans les terres nouvelles. — Le voyage — La vie du désert. — L'arpenteur pampéen. — Le fortin. — Le pulpero — Les ossements. — Le chiffonnier de la plaine. — Le chasseur d'autruches. — L'incendie de la plaine. — Personnel. — Gauchos et capataces. — Influence de l'élevage et de l'achat de la terre sur l'accroissement des fortunes.

De toutes les concurrences que les pays d'Amérique font à l'Europe, celle qui les résume toutes est celle de la terre, à bon marché, disponible, accessible à tous dans sa virginité.

Parmi ces pays, la République Argentine, pays de plaines, situé dans la zone tempérée, tient en ce moment le premier rang, depuis que les Etats-Unis, trop peuplés, ne peuvent plus offrir au colon de terres vierges qu'à cinq ou six jours de voyage en chemin de fer de la côte de l'Atlantique.

Que l'on examine un instant un planisphère, on se rendra un compte exact de l'importance de ce pays dans la marche du monde économique.

L'hémisphère nord et l'hémisphère sud, séparés par la ligne idéale de l'équateur, subissent des saisons et des climats identiques, que l'on peut classer dans quatre zones : zone torride, chaude tempérée et glaciale. Ce n'est pas par hasard que la population s'est répandue et développée dans l'hémisphère nord, prenant à peine souci de l'hémisphère sud. Si la civilisation, née sur les plateaux de l'Asie, a émigré, peu à peu, vers l'Occident de l'Europe, pour, delà, atteindre, dans les temps modernes l'Occident transocéanique du nouveau monde, c'est qu'elle trouvait devant elle des terres immenses, se déroulant, dans la zone d'élection, qui comprend le centre de l'Europe, celui de l'Asie et la région où la République des Etats-Unis occupe un sol, suffisant à ses cinquante millions d'habitants actuels, aux deux cents millions qu'elle aura dans un siècle.

L'hémisphère sud, au contraire, n'a pas été aussi richement doté de terres habitables. Le continent sud-américain, l'Afrique et l'Australie développent, sous la zone torride, leurs surfaces les plus importantes, tous trois s'amincissent brusquement, en entrant dans les zones chaudes ou tempérées. Des immensités des mers du Sud émergent les territoires du Cap de Bonne-Espérance, de l'Australie du Sud, de la Nouvelle-Zélande, du Chili et de la République Argentine. C'est à peine si tous réunis équivalent au territoire de l'Europe. Par compensation, l'Océan, qui les baigne, y entretenant la température privilégiée des climats maritimes, les dispose à recevoir et à enrichir

une population relativement nombreuse, pour qui, en tous les cas, la vie sera plus facile, le labeur plus lucratif.

Dans l'Amérique du Sud, la plaine seule, tout entière disposée pour l'élevage, facile à préparer pour l'agriculture jouissant des avantages climatologiques que l'on a indiqués, couvre quatre millions de kilomètres carrés, dont plus des trois quarts appartiennent à la République Argentine, e reste à celle de l'Uruguay et à la Province brésilienne de Rio Grande do Sul.

Aux États-Unis, où d'immenses surfaces ont été peuplées depuis vingt ans, la population immigrante a, dans la direction de l'ouest, marché seule à la conquête de ces terres.

Dans la République Argentine, la colonisation a été préparée, pendant des siècles, par un agent passif de peuplement, dont l'œuvre apparaît, aujourd'hui, avec tous ses résultats, le bétail.

C'est ce travail colonisateur dans les plaines pampéennes et les mœurs des hommes qui collaborent à son œuvre que l'on trouvera ici décrites.

I

La fécondité des terres vierges fait l'admiration de l'Europe; ce qui surprendra ceux qui ont, sur cette fécondité, une opinion *a priori*, c'est qu'elle n'est, en rien, spontanée. Il en est d'elle comme de nos terres épuisées d'Europe, il faut qu'elles soient élaborées, disons le mot, fumées, pour que leur fertilité se révèle. Cette fumure ne saurait, évidemment, être entreprise par l'homme. Quelle que soit sa science dans les compositions chimiques, il ne tarderait pas à reconnaître son impuissance. Si, sur la foi des légendes et la réputation

des terres vierges, il leur demandait une production de son choix, il reconnaîtrait vite leur stérilité, et, désabusé sur les récits mensongers des inventeurs de merveilleux, il retournerait aux terres épuisées du vieux monde.

La terre vierge, abandonnée à elle-même, n'est féconde que par exception. Elle contient, en général, à la surface, et seulement par places une couche à peine perceptible d'humus, qui suffit à nourrir fort mal des plantes d'un ordre très inférieur, rudes, sauvages comme elles, Le bétail n'y trouve qu'un aliment insuffisant, condamné à la souffrance et à la mort, s'il ne possède, d'avance, ou n'acquiert, par la lutte et par la sélection, les qualités de résistance, qui lui permettront de soutenir le combat pour la vie et d'en sortir triomphant.

Seulement dans quelques bas-fonds, l'accumulation de détritux végétaux, et, sur le bord des rivières, celle des alluvions, mélangées de détritux du même ordre, peut entretenir la végétation des plantes d'un ordre un peu supérieur, et, si le vent ou toute autre cause y apporte quelque graine, la recevoir et offrir un sol préparé à sa germination.

Vienne le colon et son troupeau, celui-ci trouvera, dans ces sortes d'oasis, un pâturage moins rude que celui qu'il rencontre ailleurs, un point où il puisera ou reprendra ses forces pour entreprendre, à l'entour, son œuvre de fécondation, et conquérir le sol, qui, sans lui, resterait stérile, comme il l'est, depuis des siècles, dans le silence de la nature.

Dans quelques contrées, cette œuvre de colonisation a été entreprise, avant l'arrivée de l'homme moderne, par des troupeaux d'animaux non domestiqués. Au nord de l'Amérique, avant la conquête, le buffle remplissait cet office ; tout en le faisant d'une façon insuffisante, il n'en traçait pas moins, depuis les temps historiques les plus reculés, la voie à son congénère domestique, le bœuf.

Dans l'immense bassin de la Plata, l'œuvre de colonisation est partie de la rive des grands fleuves qui le forment. Elle n'a trouvé que peu d'affluents à remonter et a dû s'étendre parallèlement au cours du Parana et de l'Uruguay. Conduite par le hasard, souvent retardée par des circonstances locales, la résistance de l'indigène, les troubles politiques, les guerres internationales, elle a pris, depuis vingt ans, une activité nouvelle et est entrée dans la dernière période qui ne demandera pas moins d'un siècle pour donner tous ses résultats, tout en en fournissant chaque jour de considérables.

*
* *

Pas plus aujourd'hui que dans les siècles précédents, l'élevage du gros bétail n'a été, dans la pampa, une industrie lucrative en elle-même; c'est une œuvre civilisatrice, à profits lointains, qui porte en soi cette sorte de bénéfice d'épargne qui consiste dans la plus-value du sol occupé. L'éleveur des siècles passés n'a pas fait autre chose que tracer la voie à celui du siècle actuel, abandonnant, à mesure qu'il les a conquises, les terres, qu'il cède à l'éleveur du petit bétail, que celui-ci transmet à l'agriculture. C'est ainsi que l'on a procédé en Hongrie, dans la petite Russie, dans les steppes caucasiens, dans les plaines du Texas, de l'Arizona, du Nouveau Mexique, enfin dans le bush australien, en même temps que dans la pampa.

Pénétrons, avec le pasteur, dans cette région. Nous sommes en 1535. Pour la première fois, les Espagnols ont pris pied, avec des intentions colonisatrices caractérisées, sur la rive de l'estuaire de la Plata. Deux mille hommes et cinq cents chevaux ont traversé l'Atlantique, et, après

un long voyage de plus de cent jours, abordent aux rives inconnues où est aujourd'hui Buenos-Aires.

Un an après, épuisés de luttés contre l'Indien et de privations de tous genres, il leur faut renoncer à leur entreprise. En vaincu, Mendoza embarque ce qui lui reste d'hommes sur des caravelles, pour rallier les établissements espagnols, plus heureux, fondés dans le haut des fleuves.

Pendant cette année, passée là, l'Indien a fait connaissance avec les chevaux qu'il voyait pour la première fois, il s'est vite familiarisé avec eux, s'est emparé de ceux qui s'écartaient. Il en a recueilli, ainsi, trente, peut-être cinquante. A peine soignés, ces animaux ont vécu cependant et pris possession de ce sol, que jamais le pied d'un animal de leur poids n'avait foulé.

C'est ainsi que commence l'œuvre de peuplement et de multiplication. Ils se développent à ce point dans l'état de liberté où ils vivent, que cinquante ans plus tard, lorsque les Espagnols songent à relever les ruines de leur colonie abandonnée, il n'y a pas moins de cinquante mille chevaux répandus dans la plaine, chiffre qui peut paraître, au premier abord excessif, et dont un calcul, facile à faire, démontre l'exactitude, en prenant les données, que nous fournit la multiplication actuelle des mêmes animaux au même lieu.

La pampa, jusque là, avait été une immense solitude stérile, sans habitants. L'Indien, de la race araucane, qui s'y était établi, était descendu des vallées des Andes, en suivant les deux grands fleuves qui bornent, au sud, cette région et la séparent de la Patagonie, le Rio Negro et le Rio Colorado. Ils s'étaient répandus le long de la rive de la Plata, sans songer à pénétrer dans le cœur du continent, qui ne leur promettait rien.

La zone de leur habitat était des plus étroites. Le cheval aidant, ils purent l'étendre, entre l'époque de la première et celle de la seconde fondation de Buenos-Aires.

Sous le piétinement du cheval, le sol commença à se solidifier. Quelques graines, envolées des fardeaux de foin, apportés par l'expédition, prirent racine; favorisées par quelques circonstances locales, elles se multiplièrent. Le hasard traça, ainsi, la marche nécessaire de la colonisation de la pampa. Depuis trois siècles, elle n'a pas procédé autrement.

Aujourd'hui encore, celui, qui entreprend la mise en valeur, d'une zone de terre vierge, a pour premier soin d'y répandre des troupes de chevaux, qui ont pour unique mission de fouler le sol, de faire, au gré de leur fantaisie, ou massés sous la conduite d'un homme, de grandes courses folles, où leurs quatre pieds résonnant, donnent, pour ainsi dire, à la terre une première façon. Ils restent là deux ou trois ans, au nombre de trois ou quatre mille pour un lot de terre de dix à vingt mille hectares, sous la surveillance d'un gaucho, qui assiste, sans l'aider beaucoup, à cette œuvre lente, si féconde en résultats.

Après cette première période et pendant que ce premier travail se continue encore, les troupeaux de bœufs apparaissent. C'est un bétail de plus de prix. Mille têtes de chevaux ne représentent guère plus de six à sept mille francs, mille têtes de bétail bovin valent au prix actuel, très diminué, vingt à vingt-cinq mille francs.

Alors commence, sous le pied patient de ce promeneur paisible, la seconde façon de foulement et de fumure, que la première a rendue déjà plus facile et quelque peu féconde : elle durera six à huit ans : le sol sera peu à peu assez fertilisé, par places, chaque année plus étendues, pour que l'on puisse y épandre et acclimater déjà quelques troupeaux de moutons.

Pendant ces longues années, le produit sera quelquefois bien mince. Ce n'est qu'alors que le sol aura été, pendant

assez longtemps, fumé et foulé, pour se couvrir d'un épais tapis de graminées, sans laisser voir, entre les touffes, ces larges places vides, qui caractérisent le champ vierge ou mal élaboré, que le propriétaire retrouvera, quelquefois, le prix de ses peines et les intérêts usuraires de son capital, dans la plus-value intrinsèque et la force productive de sa propriété.

Après un siècle de fortunes diverses, pendant lequel l'élevage du gros bétail a été, à certaines heures, très compromis, où, à d'autres, il a été très vanté, nous arriverons, peu à peu, dans les dernières années de ce siècle, pour des raisons nouvelles, créées à la suite de circonstances récentes, à une surabondance de production, qui nous ramènera bien près du dédain, avec lequel on traitait le grand élevage, il y a cent ans.

Si l'on juge, en effet, de l'avenir prochain de l'élevage par ce qu'il est depuis dix ans, on peut prédire qu'à l'aurore du xx^e siècle, les grandes plaines de l'Amérique du Sud nourriront, peut-être, cent millions de bêtes à cornes, qui n'auront d'autre mission que de fouler le sol, de l'engraisser, au profit de générations futures d'agriculteurs, descendants éloignés et inconnus des propriétaires actuels

II

Il n'est pas rare de rencontrer, dans le vieux monde, des découragés, des vaincus de la vie ou des aventureux, qui, entrevoyant l'heure de la mauvaise fortune, croient de bonne foi qu'il leur reste un dernier refuge, une dernière carte à jouer, qui réparera toutes les fautes et tous les désastres : se faire bergers dans les pampas!

C'est une tradition qui vient du xvi^e siècle, les fils de famille

en mauvais point, partaient, alors, déjà, pour l'Amérique. La tradition ne s'est pas perdue, le rêve a seulement changé de forme. Après les aventures de conquêtes, après les Pizarro et les Cortez, les Raousset-Boulbon et Robinson en ont égaré d'autres; les traditions des mines de Potosi, ont été continuées par les prodiges de la Californie et de l'Australie. Toutes ces légendes ont fait trop de victimes, pour que ceux mêmes qui les caressent n'aient pas perdu la foi. Notre époque est devenue si positive, que le positivisme pénètre même par les fissures des cerveaux fêlés; la chimère que poursuit le bataillon des partants pour la conquête de l'Amérique, prend une sorte de figure régulière: elle hante maintenant ces cerveaux sous la forme d'élevage en grand du bétail.

On est naturellement bon cavalier, énergique, prêt à tout; on possède l'ensemble des qualités, indiquées pour la vie qui permet toutes les satisfactions, un labeur facile et lucratif, une liberté sans égale, la possession d'immenses espaces, l'exploitation d'innombrables troupeaux d'un rapport considérable, l'isolement, corrigé par la domination de groupes de demi-sauvages et la joie de les commander, en cacique lettré, prenant sur eux cet ascendant, qui est l'apanage des nobles races et des esprits résolus.

Le plan de cette vie, tracé, à grands traits, on commence à étudier les détails: l'imagination fournit le site que l'on choisira, loin des villes, bien entendu, — au reste, y a-t-il des villes? — si petites et si peu nombreuses, comparées à l'immensité de la plaine; que l'on peut se détacher sans souci de cette quantité négligeable. Le tableau représente donc une plaine, coupée d'une rivière, sur la rive de laquelle on plante une tente, ce qui, en rêve, n'est pas un travail compliqué, et vous donne déjà la satisfaction de posséder un chez soi, un chez soi en pays sauvage! L'on dresse alors ses plans pour vivre, quelque temps, de sa chasse, prendre

au lasso des animaux sauvages ou abandonnés. — Quel est l'homme du monde qui ne connaît pas le lasso? Le connaître, c'est le manier avec grâce. — Parmi ces animaux, le cheval est le plus noble, le bœuf le plus nombreux; on a bientôt fait d'en réunir une troupe, dont on fait un troupeau, embryon de celui qui comptera bientôt des milliers de têtes, qui augmenteront d'une façon si prodigieuse, que les journaux d'Europe en parleront bientôt sous le titre : « Le plus grand propriétaire du monde ». Si ce succès dépasse la mesure, ce grand propriétaire se transformera, pour devenir « le plus grand boucher du monde ». N'y a-t-il pas des précédents, et n'a-t-on pas vu le marquis de X... devenir ce personnage rêvé, s'élever, par l'immensité de son exploitation, au-dessus de la vulgarité d'un métier, où il est le premier.

Il a été imaginé pour la consolation des ratés, ce marquis légendaire des plaines du Far-West! S'il existe, il ne peut servir d'exemple, il ne peut transmettre, au premier venu d'entre les déclassés, la recette de son succès, qui, on peut d'avance l'affirmer, ne peut être fait que d'énergie peu commune et de science longuement acquise.

Réussir dans cette carrière n'est pas si aisé; il faudra que toutes les molécules du corps se transforment, que tous les lobes du cerveau se modifient, et puis, aussi trouver, sur son chemin, l'aide de quelque puissant qui vous taillera un royaume dans le sien.

La vérité est que l'on ne devient pas, par sa seule volonté, un éleveur, pas plus dans les plaines ouvertes de l'Amérique, que dans les pâturages fermés des pays d'Europe. Il y faut un très long apprentissage, et, ce qui manque plus encore que la patience, pour le compléter, aux ratés du vieux monde, des capitaux résolus à attendre l'espace d'une génération.

Cependant, la prise de possession de premier occupant de la terre, qui n'est plus possible dans le pays où le cadastre

surveille la dernière motte de chaque lopin, est encore réalisable dans le nouveau monde ; il y a place pour les nouveaux venus, aux limites extrêmes des savanes du Nord, des llanos du Centre, des pampas du Sud-Amérique et du bush australien ; mais ces terres vierges et libres, quand on en approche, résolu à y planter sa tente, sans avoir à en demander à personne la permission, n'accueillent le nouveau venu que pour résister à ses efforts, lui refuser tout produit et toute subsistance qu'il n'aura pas conquise au prix d'années de lutte et de patience.

La liberté même des terres vierges est un leurre. Elles appartiennent toutes à quelqu'un, propriétaire, quelquefois ignoré, qui n'a pas hâte de les visiter, qui s'en est assuré seulement la propriété pour y jeter, plus tard, le trop-plein de ses troupeaux, pour y risquer, sans souci, ce capital pour lui insignifiant, d'avance sacrifié à préparer le sol aux générations successives de bétail, qui, elles, y pourront vivre.

Si un particulier ne les a pas encore acquises, l'Etat les possède. C'est lui qui en accorde la concession, mot enchanteur, plein de promesses et de bénéfices.

La légende, seule, ouvre les terres vierges aux aventuriers, la réalité les leur ferme. Il faut, à l'Européen, aussi bien au delà de l'Océan que dans son pays, prendre la file, occuper une place dans le rang, apprendre à la bien tenir, et, avant d'en réclamer une à l'avant-garde, savoir ce qu'il y a à faire pour ne pas risquer sa vie sans profit

*
*
*

Dans la région, où le bœuf n'a d'autre emploi que d'être le premier colon du terrain vierge, il a la mission de préparer, sous son pied, le sol, en le consolidant, d'améliorer le pâturage

en le fertilisant : labeur inconscient, pour lui, souvent mortel ; les milliers de carcasses en témoignent, qui blanchissent au soleil et répandent, en s'effritant sous la pluie, dans les terres vierges, le phosphate de chaux qui les féconde. Où le bœuf a passé, les graminées tendres, dont les semences sont venues on ne sait d'où, germent et se propagent ; dans cet humus, formé de la veille, leurs racines chevelues s'étendent et le fixent ; plus chétives que celles qui occupent la plaine avant elles, à peine visibles, elles ne semblent étouffer, sous l'abri des plantes sauvages, que pour reparaître plus loin, plus nombreuses. Tous les soins de l'homme ont moins de prise sur la plaine sauvage qu'une graminée, que toute son attention ne saurait acclimater ni répandre ; il ignore même que c'est lui qui l'a apportée dans ses bagages d'homme d'armes, venu en conquérant. Sous le pied du bœuf qui l'a foulée, elle a germé seule ; un peu d'abri et elle mûrit, se multiplie, avance, conquiert, civilise, seule, sans le concours de l'homme qui n'y a pris garde ; elle le précède dans la plaine, simple graine, sur les ailes du vent ; elle l'attend ; il lui faut, pour vivre, les brusques foulements de pieds du bétail. Par elle, pampa, savane ou steppe est devenue la plaine, la plaine est devenue le champ ; derrière elle, le cheval apparaît, à cause d'elle, demeure ; le désert, dont elle a pris possession, fuit devant lui ; là où il est, il n'y a plus de solitude : l'espace est conquis et dompté, la civilisation se dresse, la barbarie n'y trouve plus de refuge ; ni le monde s'est agrandi, l'activité humaine est maîtresse incontestée du nouveau domaine. C'est l'œuvre d'une graminée.

Derrière le troupeau de bœufs, que le bouvier, gaücho ou cow-boy, pousse toujours, devant lui, vers le désert, le mouton sédentaire trouve son couvert mis. Tant que l'espace à conquérir est libre, le bœuf a donc son utilité, et, pour son, maître, une autre valeur que celle de sa dépouille ; valeur variable, suivant l'emploi qu'on en peut faire. Elle est grande

aujourd'hui dans la pampa qui offre de grandes surfaces à conquérir.

III

Buenos-Aires et les grandes villes, que l'on trouve sur le littoral des grands fleuves de la région pampéenne, doivent au travail qui se fait dans la plaine, dont elles reçoivent les produits en transit, où elles font des expéditions journalières; leur commerce, leur luxe et leurs banques en vivent, mais, en général, elles manifestent quelque dédain pour la vie que l'on mène en dehors de leurs murs et pour les hommes qui la mènent.

Si, de loin, la vie d'un grand propriétaire est enviable, le mirage s'évanouit dès qu'on l'examine de près, et l'on se trouve en présence de la réalité, c'est-à-dire de l'homme en lutte avec la nature. Ceux qui ont passé quelques années de leur vie, dans cette lutte, ont hâte d'en sortir, de s'arracher à la solitude, de reprendre rang dans une société quelconque.

La société argentine, si elle est faite d'éleveurs enrichis par l'achat, à bas prix, de terres ou par l'augmentation de leurs troupeaux, ayant eux-mêmes, pétri de leurs mains leur fortune, n'est pas composée d'éleveurs en activité. Qu'ils travaillent pour leur compte, ou administrent pour compte d'autrui, les éleveurs restent chez eux, vivent chez eux, dans un milieu rude, où ils conservent une certaine rudesse. Ils ont beau la dépouiller, avec cette souplesse et cette facilité de transformation, qui est le propre des hommes de cette vie, ils n'en sont pas moins peu sociables, et quelque peu dédaignés par les citadins.

Ceux-ci ne voient l'élevage que de haut, en ignorent, le plus souvent, les détails, dont ils laissent le soin à leurs

majorômes. Leur conversation a beau emprunter les plus inépuisables de ses sujets à la vie des champs, ils ont beau ne trouver d'intérêt qu'aux promesses de la mise bas et de l'engraissement, ne s'entretenir que des variations de la température, de la pluie, qui promet une bonne année, ou de la sécheresse, qui en fait redouter une mauvaise, ils ne fréquentent que ceux qui sont riches par l'élevage et dédaignent ou ignorent ceux qui l'entreprennent.

C'est qu'ils savent, d'avance, quelle sera leur vie, qu'ils n'ignorent pas qu'elle leur imposera l'oubli de toutes les jouissances de l'esprit, de toutes les satisfactions matérielles, les forcera à être rudes avec les rudes.

Autour des villes même, il en est ainsi; cependant, les travaux de l'éleveur suburbain ont, avec ceux de son congénère européen, plus d'un point de similitude.

Là, la terre est déjà assez divisée, et l'on y trouve de petits troupeaux. Dans des enceintes, qui varient de trois cents à cinq cents hectares, paissent des troupeaux de choix, dont le nombre équivaut environ à une tête par hectare. L'Européen qui débarque, s'il a quelque habitude d'observation, et quelque souvenir de l'élevage, dans son pays, est frappé des similitudes. Bien que, en raison de la douceur de la température, le troupeau ne connaisse pas les soins spéciaux, la nourriture de choix et de réserve dans les époques inclementes, son aspect est le même que celui de ses congénères des meilleurs herbages de France ou d'Angleterre. On y retrouve la robe connue des Durham, la courte corne, le front blanc des Hereford; les vaches ont les mamelles lourdes, les taureaux montrent le développement de formes recherché; les veaux, de bonne heure, témoignent, par leur taille, de leur précocité.

Si vous vous informez du prix de ces animaux, vous apprendrez, non sans surprise, que certains taureaux, nés dans le pays, de mères descendant de taureaux importés

d'Europe, ont coûté 1,000 à 1,500 francs, que ces vaches laitières sont cotées 2 et 300 francs.

Ces fermes sont occupées par les laitiers, qui fournissent à la ville le lait et le beurre, et pour qui l'élevage et la vente des veaux ne sont pas un revenu négligeable.

Ils procèdent, au reste, à l'américaine, c'est-à-dire qu'ils simplifient, autant que faire se peut, les dépenses et les complications de leurs travaux. Pas d'étable, pas de laiterie perfectionnée. Les vaches sont, nuit et jour, hiver comme été, en plein champ ; aucune ration supplémentaire ne leur est donnée, aucune culture n'est préparée pour elles. Elles ne sont même pas dressées à donner leur lait à la demande de l'homme ; leur veau les attend, le soir, avant la tombée de la nuit, c'est lui qui doit amorcer la traite, pour sa peine, recevoir, ensuite, sa ration réservée. Au bout de dix mois, il est de vente facile, à un prix assez élevé, en raison du sang de race, qui coule, en quantité quelconque, dans ses veines, et en raison même de cette enfance de misère et de privations, qui l'a préparé à la vie des plaines lointaines, où la frugalité est de règle, et la vie un peu rude. Les éleveurs les recherchent pour l'amélioration de leurs troupeaux.

Les laitiers, qui exploitent ces fermes sont, presque tous, Basques, quelques-uns Béarnais, d'autres, par exception, Lombards. Ils conquièrent assez vite l'aisance, mais n'abandonnent pas, pour cela, cette vie où leur travail personnel paraît indispensable.

Dans ces entreprises, comme dans toutes celles qui prospèrent sur le sol américain, l'individualisme est de règle et non l'association ; chacun fait pour soi et par soi. Il est difficile de trouver des aides, plus difficile encore de les garder ; le champ d'action du patron est forcément limité à ce qu'il peut faire lui-même. Il lui sera toujours plus aisé d'entreprendre autre chose, de tenter l'élevage en grand, par exemple, que d'agrandir sa ferme, d'augmenter ses produits et sa clientèle.

Plus tard, les grandes entreprises régleront mieux l'emploi des forces de chacun; les chemins de fer aidant, la concentration des produits se fera entre quelques mains de commerçants; pour le moment, entre le laitier producteur et le consommateur, l'intermédiaire n'existe pas. Il produit lui-même, administre, porte lui-même son lait à la ville, pour le répartir entre ses clients. Aussi, ne peut-il s'éloigner beaucoup de la ville contribuant à surélever le prix de la location qu'il paye, et, par conséquent, celui de la propriété. Il faut compter que, dans un rayon de cinq lieues, autour de la ville, toutes les terres, à peu près également bonnes à cet emploi, se louent facilement 50 à 60 francs l'hectare: le prix de vente varie, actuellement, depuis la hausse progressive, effet de la spéculation, qui date de 1885, de 1,000 à 1,500 francs l'hectare.

*
* *

Dans la même région, on rencontre des étables de choix où l'on prépare les sujets pour ces éleveurs spéciaux et pour ceux, qui, au loin, s'occupent de l'amélioration des troupeaux.

Leur nombre est naturellement fort restreint. Elles sont moins anciennes que les bergeries; cela s'explique. On comprend l'ardeur des éleveurs à entreprendre l'amélioration de leurs troupeaux de moutons, dont le produit annuel paye les frais que l'on fait pour en augmenter le rendement par les soins et les croisements. Le bœuf, au contraire, aussi bien que le cheval, n'a jamais donné de produits fixes. Pour fouler la terre vierge, la vache créole, haute sur jambes, au squelette allongé, à peine garni de chair et couvert d'un long manteau de cuir épais, remplit parfaitement l'office et donne une dépouille dont le poids constitue la valeur. Introduire, dans ces troupeaux, des tau-

reaux de choix, c'était faire une dépense intempestive, en opposition avec les intérêts et les nécessités de cet élevage. On était, en effet, d'accord sur ce point, que le croisement avec le durham, s'il avait l'avantage de produire des animaux précoces, se développant et se multipliant, même dans les conditions d'habitat locales, produisait un cuir léger, offrant ce double inconvénient, de rendre un poids moindre et d'offrir moins de défense au porteur contre les intempéries, auxquelles sa vie l'expose à chaque saison.

Cependant, quelques éleveurs, ne se décourageant pas, trouvaient un débouché important chez les laitiers, qui suffisait à absorber tous les taureaux et les génisses, produits de croisements, et demandaient, à l'Angleterre, des animaux de choix, de prix de plus en plus élevé. Les laitiers vendaient, eux-mêmes, leurs veaux aux éleveurs de régions éloignées, où se formaient ainsi les premiers troupeaux de métis.

Il y a vingt ans que cette transformation du troupeau pampéen est commencée ; elle a été menée si habilement et si bien, qu'il n'est pas rare de trouver, à cent lieues de Buenos-Aires, dans des terrains, conquis sur l'Indien depuis moins de dix ans, des troupeaux se chiffant par mille et dix mille têtes, où le type de la vache créole a complètement disparu, où, par contre, celui du taureau durham classique domine, reproduit à des milliers d'exemplaires.

Au concours régional de Rennes ou de Poitiers, si la largeur de l'Océan n'opposait son obstacle, des éleveurs pampéens, et celui qui écrit ces lignes se compte parmi ceux-là, pourraient présenter, avec chance d'obtenir le prix, des bandes de mille bœufs ou de mille vaches durham ; d'autres en pourraient présenter, de même importance, de bœufs Hereford : les bandes de six à huit bœufs, qui figurent à ces concours, seraient quelque peu noyées, et leurs heureux possesseurs quelque peu surpris.

Que diraient-ils, si on leur apprenait que l'un des pères de

ces animaux, importé de Londres, a été payé là 30.000 francs, que la généralité des autres a coûté 5 à 6.000 francs, en Angleterre, ou, en France, au bourg d'Iré, chez le comte de Blois, héritier du comte de Falloux, ou chez M. Grollicr, ou dans quelques autres établissements, qui se partagent, avec ceux-là, la clientèle sud-américaine.

Les éleveurs pampéens payent de 500 à 1,500 francs les métis descendants de ces ancêtres de race, pour les mêler à leurs troupeaux à l'air libre. Étrange anomalie! Les produits de ces croisements, vendus en nombre, n'obtiennent pas, en raison de l'abondance de l'offre et de la rareté de la demande, un prix au-dessus de 40 à 50 francs par tête d'animaux gras, destinés à la boucherie ou aux saladeros.

Cependant, malgré le peu d'encouragement que donnent ces résultats, l'amélioration de la race bovine a été si générale, que, lors de l'exposition continentale, en 1881, un éleveur présenta, comme une rareté, — c'en était une, en effet, — une vache créole authentique, descendante pampéenne de la race hollandaise, importée par les premiers colons, façonnée par la vie rude des plaines et la lutte pour l'existence dans les terres vierges, pendant trois siècles; ce témoin du dédain des générations disparues pour ses congénères surprit tous les visiteurs par l'étrangeté oubliée de ses formes; peut-être, aujourd'hui, serait-il impossible d'en présenter un autre exemplaire.

Ces progrès ne se réalisent pas sans rencontrer de nombreux écueils. Dans certains ouragans, on voit périr des troupeaux entiers de race améliorée, n'ayant plus toutes les qualités de résistance de la race créole, des éleveurs perdre, en une nuit, suivant l'expression de l'un d'eux, qui nous contait ses désastres, plus qu'il n'est permis de perdre. Le mouvement n'a pas, pour cela, été enrayé; un quart de siècle a suffi à réparer la négligence de trois.

IV

L'élevage d'autrefois n'avait pas de ces soucis, celui d'aujourd'hui, même dans les régions éloignées et les terres vierges, est plus compliqué.

Une grande estancia, où l'élevage du gros bétail est encore le principal, ne saurait avoir moins de huit à dix mille hectares, c'est la mesure ordinaire. Un seul majordome assisté de deux adjudants, nommés *capataces*, suffira à l'administrer. On peut adopter cette division rurale comme la meilleure, une plus grande serait d'une surveillance difficile; en la portant au double, il faudrait nécessairement la diviser en deux.

Sur cette surface, déjà assez vaste, en terrains vierges occupés pour la première fois, deux milles bêtes suffisent. On pourra conserver, chaque année, l'augmentation jusqu'à réunir cinq mille têtes, tout en vendant chaque année tout ce qui sera vendable, établir peu à peu sur la ligne, dans les endroits qui se désignent d'eux-mêmes, pour cet usage, vingt troupeaux de moutons de mille cinq cents têtes chaque. Jusqu'à ce que ce progrès, qui demandera cinq ou six ans, soit réalisé, des habitations fort modestes, simples toits de joncs, suffiront à abriter un ou deux hommes et leurs hamacs faits de peau de cheval. Le gardien des moutons ne sera pas beaucoup plus exigeant, son rancho sera composé de deux pièces, suffisantes pour lui et sa famille.

Pénétrons avec le propriétaire dans un de ces domaines.

Il est situé aux confins de la Province de Buenos-Aires : pour nous y rendre, nous prenons une des lignes de chemins de fer qui partent de la ville, traversent la plaine, rencontrent quelques villages, d'abord assez rapprochés, puis, plus rien que des stations, qui marquent peut-être des villes futures, plantées au milieu de la plaine, où rien de parti-

culier ne leur trace un avenir, ni ne signale un passé. Elles prennent, pour se distinguer, un nom de saint dans le calendrier, ou celui d'une des bêtes de la création, ou celui, beaucoup moins intelligible, d'un propriétaire du lieu qui, de Basque enrichi, ou de commerçant ruiné, est tout à coup élevé au rang d'expression géographique.

Une distance de quatre à cinq lieues les sépare; c'est à peine si, dans ce long espace, on distingue, de loin en loin, quelque pauvre habitation de berger.

Après douze heures de route et cent lieues de plaine, nous arrivons chez notre éleveur.

C'est un domaine considérable, modèle dans son genre. On y a réuni, en un seul bloc, sous une seule administration, trois lots de dix mille hectares. Le propriétaire a fait, il y a dix ans, l'acquisition de ce territoire de douze lieues carrées, alors que, la région où il est situé, étant mal défendue contre l'Indien, l'État cherchait acheteur, sans en trouver, et vendait au prix de 40.000 francs la lieue. Aujourd'hui, cette même lieue trouverait locataire au même prix, qui s'en est donc élevé à environ cent vingt mille francs la lieue.

Le chemin de fer prend le domaine en écharpe, une station y a été élevée.

Le terrain est fait, c'est-à-dire que sa virginité est devenue féconde : le stationnement, déjà long, des animaux, lui a donné une réelle valeur, que l'arrivée de la voie ferrée n'a pas augmentée dans de bien grandes proportions. Les trente mille hectares sont entourés d'une clôture à toute épreuve. Elle est faite de cinq fils d'acier supportés, de quinze en quinze mètres, par des pieux solides de bois dur, apportés là, où aucun arbre ne se rencontre, des provinces du nord-est de la République, Entrerios et Corrientes.

A voir la résistance de ces bois, on s'explique difficilement comment la hache a pu les débiter. Cette exploitation difficile et le transport à grande distance élèvent le prix de ces pieux

de quelques sous à quelques francs. Chacun d'eux représente environ 5 francs, mis au lieu où nous sommes, mais leur dureté est telle et telle leur résistance qu'on peut les considérer comme éternels.

Le coût de ces clôtures de pieux et de fils d'acier est environ de 5.000 francs par lieue courante : si la propriété est d'une grande étendue, la dépense est insignifiante par lieue superficielle ; le pourtour d'une lieue carrée isolée est, en effet, de quatre lieues courantes, celui d'une surface de douze lieues n'est que de vingt quatre, soit, dans le premier cas, 20.000 francs de clôture pour une lieue, et, dans le second, de 100.000 pour douze lieues.

En tous cas, c'est une défense productive. Là où la clôture n'existe pas, un escadron d'hommes à cheval doit, chaque jour, surveiller les limites de la propriété, ramener, vers le centre, le bétail, qui tend à envahir les domaines voisins. Cette précaution, nécessaire, inutilise, autour de la propriété, une zone assez large, exige l'emploi d'un personnel et l'entretien d'une cavalerie nombreuse.

Dans les propriétés closes, au contraire, toute la surface est utilisée, le bétail y paît en liberté, sans exiger aucun soin, ni surveillance : un homme suffit à inspecter l'état des clôtures, les réparer, les tendre, si elles ont fléchi, soin que l'on confie, généralement, aux bergers, cantonnés le long de la ligne, avec leurs troupeaux de moutons, et qui ont la charge de cette double surveillance.

Ce sont eux, aussi, qui ont la garde des portes. Les principales ont soixante mètres d'ouverture, divisée par des pieux, laissant, entre eux, quinze mètres d'écartement : cet espace est fermé par six rangs d'une forte chaîne, que des manivelles, ingénieusement disposées, de chaque côté, tendent ou détendent, en laissant tomber à terre cet obstacle devant celui, voyageur ou conducteur de troupeaux, qui demande passage et à qui la loi rurale interdit de le refuser.

Chacun doit pouvoir entrer ou sortir, pénétrer seul, avec ou sans le troupeau qu'il mène ; il n'a pas d'autre obligation, s'il veut passer quelques heures de jour ou de nuit avec son troupeau, que celle d'aviser le propriétaire, qui n'a pas d'autre droit que celui de lui assigner un lieu de campement et de pâture, mais ne peut la refuser, ni en réclamer le prix.

L'enceinte générale, que nous traversons, est le point d'attache d'autres plus petites, qui servent à diviser les troupeaux, à séparer les bœufs, des vaches mères ou pleines.

C'est assez dire que l'on ne peut, ici, étudier les troupeaux à l'état de nature et leurs mœurs spéciales ; il faudra, pour cela, pénétrer dans les propriétés ouvertes, où les troupeaux sont abandonnés à eux-mêmes. Là, les taureaux, vaches et bœufs vivent, en grandes familles, en meilleure intelligence que l'on ne pourrait croire. Divisés par troupeaux de mille à deux mille têtes, ils ont leur lieu de réunion, le *rodeo*, d'où ils partent le matin par groupes, sortes de tribus de frères, sœurs, mères, descendants et cousins, qui augmentent ou diminuent en nombre, suivant les naissances ou les cruautés de la vente, qui, toujours, partent du même côté, paissent ensemble, à peu près toujours sur le même point du domaine.

Les taureaux, au printemps, se mêlent d'eux-mêmes au troupeau et remplissent leur mission ; huit à dix suffisent à un troupeau de mille têtes. Ils vivent entre eux, pendant cette saison où leurs passions sont excitées, en meilleure intelligence qu'on ne le supposerait, à les avoir vus fouler, en avril, les arènes de Séville. A l'automne, ils rentrent dans le calme de la vie solitaire, s'isolent tous ensemble du troupeau, pour passer l'hiver, sans autre compagnie que la leur : on les rencontre, alors, à l'écart, dissimulés derrière les replis de terrains, ruminant ensemble le souvenir de leurs bonnes fortunes.

Nous avons vu pratiquer ces mœurs, non pas seulement

aux taureaux de vieille race pampéenne, sauvages de pères en fils, mais à des taureaux, nés de père durham anglais, dans des étables, qui avaient, naturellement, repris, dans ce milieu, les mœurs de ses anciens habitants ou celles héréditaires de la race.

Ce n'est là qu'un usage, curieux, peut-être, à observer chez des animaux, habitués à vivre à l'état de domestication, depuis des milliers d'années, mais général à toutes les espèces. Un autre, qui a une étrangeté plus imprévue, c'est la manifestation de douleur, autour du cadavre d'un des habitués d'un *rodeo*. Il est facile à observer dans tous les troupeaux en liberté, malheureusement, trop facile dans les temps d'épizootie.

Sur le sol, dévasté par une sécheresse, où les animaux se traînent et se défendent mal, l'un d'eux est tombé pour ne plus se relever; ses compagnons habituels, ceux de la tribu à laquelle il appartient, se groupent autour et assistent, silencieux, à sa longue agonie. Le cadavre est à peine raidi par la mort, que le groupe se serre, s'augmente d'un grand nombre d'animaux du *rodeo*, et fait la veillée du mort! Ce sont de véritables pleurs, qu'expriment les beuglements de ces quarante ou cinquante bœufs ou vaches, immobiles, debout, gémissant vers le ciel. Il faut les disperser, sinon, ils resteront là et en oublieront le pâturage.



Dans le domaine que nous visitons, qui est important, on compte vingt-deux mille têtes de gros bétail et soixante mille moutons. Les enceintes comprennent, indistinctement, un certain nombre de chaque, suivant leur étendue et la nature du pâturage. Le gros bétail est groupé, comme dans les propriétés ouvertes, par *rodeos*, le petit, par troupeaux, sous la garde d'un berger. Les enceintes ont le double

avantage de diminuer le nombre des gardiens et de protéger passivement, sans dépense, chaque groupe ; elles ont, aussi, cet autre, de permettre au propriétaire d'élever, dans les unes, des durham, dans l'autre, des hereford ; cet éclectisme est une solution, à défaut d'autre : les éleveurs n'étant pas d'accord sur la supériorité sur l'autre d'une de ces deux races, qui ont, avec un égal succès, répandu leurs types dans le monde entier.

La race durham est celle qui a pénétré plus anciennement en Australie et à la Plata. Dans ce pays qui, cependant, n'a pas été colonisé par les Anglais, elle a trouvé le terrain préparé, par une circonstance curieuse et peu connue. La race, d'où est sortie la race durham est la race hollandaise ; par une coïncidence remarquable, les premières vaches qui aient été importées, au xvii^e siècle, à la Plata, par les frères Goës, étaient hollandaises. C'était à l'époque où les Hollandais essayaient de se soustraire à la domination espagnole en même temps de combattre leur ennemi et leur maître sur le champ de bataille colonial. Il y a donc similitude d'origine entre la noble race durham et la race créole abâtardie, par conséquent, propension naturelle, chez celle-ci, à s'approprier les qualités de la première.

Ce serait une raison d'exclusion, mais la race hereford a, pour elle, le poids de son cuir, reconnu plus lourd que celui du durham ; ce n'est pas un élément négligeable pour l'éleveur exotique, qui, s'il vend son bétail gras au prix de 40 ou de 50 francs par tête, sait bien que c'est du prix du cuir que dépend le rapport du troupeau.

Il reste à observer quelle sera l'influence des conditions climatiques sur cette enveloppe, si l'élevage à l'air libre augmentera le poids de celle du durham. Il semble, en effet, prouvé qu'elle a la résistance requise, puisque, en Angleterre et en France, dans l'Anjou et la Normandie, le bétail de race durham passe l'hiver et les nuits à l'air libre, et n'est pas

même toujours ramené à l'étable par les temps de neige. C'est là un usage qui devra rassurer l'éleveur pampéen, et que les éleveurs français, qui songent à l'exportation de leurs reproducteurs, feront bien de ne pas abandonner.

Les deux races, du reste, ont à peu près, au même degré, les qualités de précocité, que l'éleveur pampéen recherche de plus en plus, parce qu'aujourd'hui la condition de l'élevage libre est telle, les prix sont tombés si bas, qu'il ne peut se sauver que par la production en nombre; il lui faut des quantités pour le consoler de l'insuffisance des prix, et il lui faut des animaux, qui lui donnent, en peu de temps, un cuir vendable, couvrant un porteur, facile à engraisser. Il fallait quatre ans à un bœuf créole pour atteindre ce degré de maturité dans la pampa; dix-huit mois suffisent à un métis durham.

Quant au lait, que produit en si grande abondance cette race, il n'est encore utilisé que par exception. Dans l'établissement où nous sommes, une tentative est faite. Déjà quatre cents vaches durham sont groupées, et destinées à l'exploitation d'une fromagerie, installée et confiée à des métayers jurassiens, qui sont chargés de tout le travail, et prélèvent la moitié des produits. Jusqu'ici, la vente est facile, l'offre beaucoup au-dessous de la demande des seuls districts voisins.

C'est un spectacle intéressant que celui de ces quatre cents vaches de race fine, de formes, rappelant les plus beaux animaux des herbages normands, où chacun représenterait un prix de 4 à 500 francs. Ici, l'exploitation fromagère et l'intelligence de quelques hommes pourra tirer de chaque bête une somme annuelle supérieure à sa valeur vénale.

Les troupeaux d'animaux, plus ordinaires sont dans d'autres enceintes, très vastes, où l'on en groupe quatre ou cinq mille. Cela constituerait si, on les voyait réunis, des masses imposantes, mais, dans cet état de liberté, sur une

surface d'environ quatre mille hectares, on en aperçoit, de loin en loin, quelques groupes qui ne donnent aucune idée de leur nombre, moins encore de l'innombrable que l'on attend, que l'on recherche; rarement on les ramène au rodeo, où ils perdent même l'habitude de venir.



C'est en cela, surtout, que les domaines clos diffèrent des domaines ouverts : dans ceux-ci, il faut diriger l'habitude qu'a le bétail de se réunir, à certaines heures, à un lieu donné ; les ruminants aiment à ruminer ensemble, c'est leur manière de converser. Il suffit de leur indiquer l'endroit où ils doivent le faire, ils y viendront toujours et d'eux-mêmes. C'est ce lieu que l'on nomme *rodeo*.

Il représente, sous le soleil, en plein champ, une esplanade desséchée, foulée par le piétinement quotidien; elle domine la plaine. Chaque troupeau a le sien.

Pour les besoins de l'exploitation, il est souvent nécessaire de l'y réunir, aussi faut-il le dresser à s'y rendre aussitôt que le signal est donné. On appelle cette opération *parar rodeo*, arrêter le troupeau en groupe.

Pour simplifier l'opération, on forme une petite troupe de jeunes bœufs, que l'on appelle *señuelo*, qui signifie, en espagnol, au propre, *appeau*; le *señuelo* se compose de huit à dix bœufs, du même âge, de même taille, de même poil, châtrés tous, le même jour, tenus, depuis lors, à part du troupeau. On choisit une robe qui se distingue facilement des autres, soit, tout blancs, ou tout noirs.

Le dressage de cette troupe est assez compliqué. Le pasteur doit, pendant quelques jours, les réunir, les faire courir, galopant, à cheval, derrière eux, armé d'un long bambou, dont une extrémité est ferrée et garnie d'une clochette. La pointe de fer et la clochette ont, toutes deux, un rôle très

actif dans l'opération. La première entre dans les chairs, et la seconde, en même temps, s'agite. Le dresseur crie : en avant, bœuf ! et il pousse la troupe dans un corral pour l'en faire ressortir, en criant toujours : bœuf, en avant ! bœuf, dehors ! et toujours, en accompagnant ses cris du bruit de la clochette et de nombreux coups de pointe. Au bout de quelques jours, il suffit d'attacher la clochette, au cou de l'un des bœufs, qui devient ainsi le chef de la troupe, pour que ses compagnons se groupent d'eux-mêmes autour et, au premier cri de l'homme, opèrent la manœuvre indiquée. Le bruit de la clochette sera toute leur vie, pour eux, inséparable de l'idée de coups de pointe reçus, et ils courront naturellement, pour les éviter, dès que la clochette s'agitera.

Pour rappeler, donc, le troupeau au *rodeo*, le pasteur cherche le *señuelo*. Il sait d'avance où le trouver. Au galop de son cheval, il court dans sa direction. A peine apparaît-il que le *señuelo* prête attention, écoute, se dresse, attend l'ordre et, au premier cri, prend le galop vers le *rodeo*, dont il est quelquefois à plusieurs kilomètres. Tout le bétail, répandu autour, a immédiatement compris ; au bruit de la clochette, on voit toutes les familles éparées, se diriger, quelques-unes au galop, le plus grand nombre, au pas calme du ruminant, vers le lieu où le *señuelo* court d'un pied plus léger.

On réunit le *rodeo*, soit pour permettre aux voisins de rechercher les animaux égarés, soit pour présenter le troupeau à quelque acheteur, soit pour choisir des animaux vendus, soit enfin pour les opérations de la marque à feu et de la castration.

S'il s'agit de choisir des animaux, cette opération ne dure que quelques heures. Le troupeau, rassemblé, tournoie, sur lui-même, sans repos, en mugissant. Les hommes à cheval, rangés autour, ont beau ouvrir les rangs pour laisser passer ceux qui ne sont pas à choisir, fort peu profitent de la permission, tous continuent leur tournoiement, ennuyés et

larmoyants. Le *señuelo* est à part. C'est autour de lui que viendront se grouper les animaux choisis, que l'on fait sortir, en les poussant du poitrail du cheval, vers ce point de concentration; ils y courent, en ruant, la queue en l'air, les cornes labourant le sol. Tout le talent consiste à empêcher ceux qui n'y ont que faire, de courir vers le *señuelo*, et, ceux qui doivent rester auprès, de s'en écarter.

Cette opération est fréquente, en champs ouverts, où les mélanges de troupeaux sont de tous les jours. Dans les champs fermés, elle n'a lieu qu'en cas de vente, ou lorsqu'il s'agit de diviser le troupeau, de séparer les veaux ou les bœufs.

La marque et la castration se font surtout dans des parcs fermés. Le *señuelo* joue, ici encore, son rôle, pour conduire, au corral, le troupeau qui y va subir l'une ou l'autre de ces opérations.

A l'automne, dans toutes les estancias, on procède à la marque des veaux nés au printemps. Cette opération n'offre aucune difficulté. Les veaux, tout effrayés qu'ils sont, sont peu redoutables; c'est, généralement, une partie de plaisir que l'on s'offre entre voisins. Un grand feu d'os est dressé et entretenu en activité au centre du corral. On a mis les fers au feu, le dessin compliqué des marques y rougit, en attendant les victimes. Quelques hommes, à cheval, et un plus grand nombre à pied, sont répartis dans le corral. Les hommes à cheval, armés d'un lasso attaché à leur selle, ont pour mission de prendre le veau, pour ainsi dire, au vol, de le maintenir pour que les hommes à pied puissent le manier, le rouler à terre et apposer la marque à feu sur le bas de la cuisse.

Toute cette opération est prestement faite, et l'animal, lâché dans son ahurissement, s'échappe, en jetant des ruades au vent. Quelquefois, il fait mine de se révolter, ou, aidé par un farceur, qui veut effrayer la compagnie et jeter un peu de

désordre, il se dégage du lasso et se sauve, en distribuant à la cantonade des coups de cornes que l'on évite et qui n'atteignent personne.

Autre chose est l'opération similaire, qui consiste à contre-marquer des animaux, portant la marque de leur premier propriétaire et vendus par lui. La marque à feu étant le signe de la propriété, l'animal qui change de mains doit en recevoir une nouvelle. Il s'agit, alors, non plus de jeunes veaux, mais de troupeaux composés d'animaux de toute taille, qu'il faut, l'un après l'autre, saisir au lasso, jeter à terre, pour leur apposer, non plus une marque au fer rouge, mais deux, à côté l'une de l'autre, celle retournée de l'ancien propriétaire qui, par sa présence, annule celle existant déjà, et celle du nouveau propriétaire, qui constate la transmission.

Le troupeau, qui doit supporter cette opération, doit, en même temps, supporter une marche plus ou moins longue. C'est, en effet, le cas ordinaire qu'un troupeau vendu est déplacé et emmené au loin par son nouveau propriétaire.

Il aura donc à souffrir, à la fois, la blessure que lui fait la marque à feu, la fatigue du voyage et du changement de pâturages, qui n'est pas la moindre des perturbations qui puisse l'atteindre. Aussi, cette triple opération, si elle n'est pas menée avec attention, peut-elle coûter fort cher.

Il faut, pour la mener à bien, un corral solide, pouvant contenir deux ou trois cents têtes. Le foyer ne saurait être placé au milieu, c'est un poste dangereux. Il est dressé près de la porte de sortie et derrière un rempart formé de charrettes, qui sert de refuge, en cas d'alerte, à tous les hommes à pied. Nous sommes, ici, en pleine arène, le danger est partout; chacun doit veiller sur soi et sur les autres, aussi, la plaisanterie n'est-elle pas de mise. Il n'est pas rare, en effet, qu'après avoir évité le premier lasso, qui le prend aux cornes, le second, qui lui enveloppe les pattes et le culbute,

l'animal, sans être très sauvage, se relève, furieux, surexcité par l'impression du fer rouge, et coure sus aux hommes à pied.

Le taureau n'est pas le plus dangereux, il se précipite, tête baissée, jette son coup de cornes, que l'on évite, et passe; mais la vache revient sur l'ennemi, le cherche, l'attaque de nouveau, s'il se couche, pour l'éviter, fouille avec ses cornes, pour l'enlever du sol.

L'opération de la castration n'offre pas plus de dangers et se fait, à peu près, de la même manière, quant à la réunion des animaux dans le corral. Elle n'est dangereuse ni pour les veaux, qui la subissent à cinq ou six mois, ni pour les hommes qui la pratiquent.

Le jeune bœuf représente le vrai produit du troupeau. Il est vendable dès l'âge de deux ans, s'il est en bonne chair. C'est en octobre qu'il commence à entrer dans cette période, qui sera plus ou moins longue, suivant la nature des terrains et la qualité des pâturages. Ceux qui donnent le plus vite les qualités désirées sont, par cela seul, classés comme pâturage de premier ordre, et obtiennent des prix en conséquence. A mesure, en effet, que la saison avance, l'offre abonde de toutes parts, naturellement, les prix baissent, aujourd'hui surtout que celui, toujours diminué des graisses et suifs, de la viande séchée et salée, a ralenti l'activité des saladeros, cependant que l'exportation de la viande congelée ne demande encore que du mouton.

La vente des animaux gras est, depuis quelques années, tous les ans, plus difficile; le propriétaire, dont les troupeaux augmentent plus rapidement qu'ils ne s'écoulent par les débouchés naturels, en est réduit à rechercher de nouveaux terrains, où envoyer ses animaux de reproduction, ou à les vendre à d'autres, qui les emploieront à garnir des terres nouvelles.

Il y a quelque dix ans, cet exode du pasteur vers les terres vierges était fort peu pratiqué : la pampa était fermée, vers l'ouest, par l'Indien; devant cette impossibilité de s'étendre, l'élevage du gros bétail périssait.

Alors, quelque solitaire gaucho s'offrait pour mener au loin, dans des régions encore exposées aux invasions, quelques milliers de bêtes à cornes, dont on lui confiait la garde, en lui abandonnant une part du mince profit. Il donnait quelquefois de ses nouvelles, avait, trop souvent, à chercher abri et protection dans un des forts qui gardaient la frontière. Vivant dans la zone de transition, d'une vie demi-sauvage, en bon voisinage avec les Indiens, ne voyant que son troupeau, se nourrissant de *charqui*, c'est-à-dire de lanières de viande séchée au soleil, qu'il découpait, quand, de loin en loin, il sacrifiait quelque bœuf à son alimentation, il occupait ses loisirs à chasser l'autruche.

Son exemple, quelquefois, attirait des imitateurs, qui venaient tenter la même aventure, courir les mêmes risques ! c'en était assez pour que la région fût considérée comme peuplée. Le fort, qui la défendait, se trouvant alors à l'arrière-garde, se transportait en avant, avec sa garnison de six ou huit hommes : un *pulpero* prenait sa place, ouvrait boutique, accrochait le pavillon blanc professionnel au mât, où, la veille, flottait le pavillon national. Les solitaires de la contrée, avaient là un lieu de réunion avec toutes les jouissances que contient une bouteille de gin ou d'anis, un centre d'échange où écouler leurs cuirs, de provenance plus ou moins régulière, les paquets de plumes d'autruche, les peaux de jaguar, de daim ou de puma, produits de leur chasse.

Les mêmes mœurs se pratiquent aux États-Unis et en Australie. Dans les premiers, les *cowboys*; dans l'autre, les *squatters* sont les missionnaires des terres vierges.

Dans la pampa, ce métier de colonisateur, de pionnier, s'est régularisé comme tout le reste. Les terres conquises ont

été vendues à bas prix, les propriétaires les font occuper pour leur compte. Dans ces terres, après la première année, difficile à passer, et la sélection, que l'acclimatation opère, on peut calculer que le troupeau double en trois ans.

L'exode donc est la règle. N'est-ce pas ainsi que l'on opérerait du temps d'Abraham? Le pasteur a conservé les vieilles mœurs, partout, parce qu'elles s'imposent à lui, en y introduisant, ici, cette modification qu'il a cessé d'être nomade, qu'il ne consent à changer de place que pour étendre son domaine et le garder.

Aux premiers mois du printemps, alors que la mise bas est terminée, que les jeunes veaux ont pris déjà du corps et de la force, on forme une troupe, on l'isole, on la compose, surtout, d'animaux reproducteurs, et l'on part, au petit jour, de façon à être aussi loin que possible du pâturage regretté lorsque la nuit arrivera. L'avant-garde est formée des chevaux de relai, destinés au service de l'expédition et de l'exploitation que l'on va créer.

S'il est vrai que, dans le terrain clos, un petit nombre de chevaux suffise, dans ceux où l'on se rend, c'est tout autre chose! Il en faudra un nombre considérable. Du reste, ces terrains se prêtent merveilleusement à la multiplication de ce bétail dédaigné, peu exigeant, nuisible dès qu'il cesse d'être nécessaire.

On emmène, donc, généralement, des troupes de chevaux et de juments; mais les chevaux, ayant à rendre des services pendant la route, sont groupés à part, sous la surveillance de deux hommes. Ils marchent, à un demi-kilomètre du gros du bétail, conservant toujours leur avance, pour constituer un point visible en avant, éclairant la route; trop rapprochés, ils constitueraient un danger; prêts qu'ils sont à prendre le galop, ils exciteraient, à l'imiter, le bétail, qui doit prendre le pas. Une troupe de mille ou deux mille bêtes à cornes, que l'on lais-

serait prendre un pas accéléré, aurait bien vite formé un torrent que rien n'arrêterait.

Il faut cependant, pendant la première étape, marcher vite pour s'éloigner, autant que possible, du point de départ et fatiguer la troupe, ce qui lui ôte les vellétés de retour. Pour cela, on place en tête le *señuelo* ; léger d'allure, il entraîne rapidement sur la route les hésitants. Cette route, c'est la plaine ouverte et non pas un chemin, elle ne le devient qu'au passage des barrières ou à celui des gués de rivière.

Si le *señuelo* a pu être conservé, ces points difficiles sont vite franchis, mais, d'ordinaire, il a dû quitter son emploi à la première étape, et retourner où l'appellent ses fonctions ; il faut donc, le plus souvent, opérer sans lui, prendre mille précautions.

La nuit n'est pas moins périlleuse ; il faut éviter les fuites subites, que peut déterminer un ouragan, ou simplement le bruit que fait un troupeau au rodeo voisin.

Après quelques jours de marche, on arrive. Le paysage n'a pas beaucoup changé, la plaine n'est pas le pays des surprises ; cependant, pour l'œil exercé de l'éleveur, tout est nouveau. Ce n'est plus cet épais tapis de graminées variées, tendres et nourrissantes de la région qu'il quitte ; le sol n'est pas même, partout, couvert de végétation ; de larges places dénudées, même à la meilleure saison, laissent voir la terre stérile, entre les touffes d'herbes hautes, aux tiges rudes, taillées en longues lanières à dents de scie. Seuls, les bas fonds sont couverts d'un épais tapis.

La rude épreuve, d'une vie de privations, commence, pour le bétail : l'arrivée dans ce purgatoire n'est fêtée par personne. Les hommes savent qu'ils n'y trouveront aucune ressource, que tout est à faire. Il faut attendre les charrettes, toujours longues à venir, qui apporteront du littoral les

poutres et les solives de la maison future ; jusque-là, camper à la belle étoile, autour de quelque chariot qui aura accompagné l'expédition, et fournit un toit ; la selle, le *recado*, se démontant en pièces nombreuses, fournit le lit de camp, les couvertures et les oreillers ; le sol sert de sommier ; ce lit improvisé est encore assez confortable pour que les paresseux s'y attardent, pendant que les plus matineux préparent, sur la braise, conservée de la veille, l'infusion de yerba mate.

Les soins, que demande le troupeau, sont nombreux. Il faut, aussitôt le matériel arrivé, dresser un corral, où, le soir pendant longtemps, il faudra enfermer le bétail pour le guérir des regrets, qui l'attirent vers ses anciens pâturages. Le jour, on le surveillera jusqu'à ce qu'il apprenne à connaître les limites du domaine qu'il ne doit pas traverser.

Il semble, au premier abord, qu'il soit aussi difficile, pour l'homme que pour le bétail, d'apprendre à connaître ces limites, que rien n'indique, mais l'un et l'autre arrivent à savoir quelle est la touffe d'herbe qui appartient à leur maître, et quelle au voisin.

*
* *

Les propriétés sont, jusqu'au plus loin que l'on puisse l'imaginer, toutes arpentées et bornées. L'État avant de songer même à les vendre, en a fait dresser le cadastre, les a découpées en carrés de dix mille hectares, a fait déterminer les limites et placer les bornes par des arpenteurs.

On s' imagine facilement que ce métier d'arpenteur ne peut, en rien, se comparer à ce qu'il est en France. Il exige des connaissances spéciales et d'un ordre tout différent. Ce qui s'est passé, lors de la conquête de la pampa, en peut donner une idée. Il s'agissait de mesurer six mille lieues carrées de terrains inexplorés, dont les contours, aussi

bien que la topographie intérieure, étaient inconnus. Les arpenteurs avaient pour mission de les découper, en lots classiques de dix mille hectares, de tracer les lignes de chacun de ces lots, de placer des piquets, à chaque kilomètre, sur les limites, et des pieux à chaque coin du carré, chemin faisant, prendre note de l'aspect de la nature, du sol, de sa qualité, du profil des surfaces. Comme point de départ, on avait fixé le cinquième méridien ouest de Buenos-Aires, qu'il fallait déterminer.

Chaque arpenteur emmenait ses aides, ses chevaux, ses armes, ses provisions, et était accompagné d'un peloton de cavalerie de ligne. Le travail a duré deux ans, qu'il a fallu passer dans le désert; pour cet énorme travail, l'État payait 20 centimes par hectare; aucun de ceux qui l'a entrepris, n'y a, du reste, trouvé son compte.

Cet arpentage est, généralement, fait avec une grande exactitude; en prenant possession, l'acheteur le fait vérifier et place des bornes: forte colonne de fer ou rail réformé, auquel on rive un pavillon de fer, dans lequel sont découpées les initiales du propriétaire; ces bornes suffisent; bien que, placées aux quatre coins, elles ne soient pas visibles de partout, bêtes et gens savent où passe la ligne invisible qui les rejoint, entre elles.

Quand les bêtes ont pris l'habitude de ne plus la franchir, le plus gros travail est fait. Entre temps, elles se sont acclimatées, le *rodeo* est connu d'elles, le *señuelo* est dressé. Jusque-là, le repos et la vie oisive ne sont pas de mise; il faut un personnel actif et vigilant, des chevaux en bon état, difficiles à conserver tels, au milieu de ce pâturage nouveau et de cette vie qui les éprouve.

*
* *

Les troupeaux de bœufs, au bout de quelques semaines,

sont, eux aussi, méconnaissables, leur maigreur est inquiétante ; ils maigriraient même si le pâturage était meilleur et plus fourni que celui qu'ils quittent, tout changement leur étant contraire ; ils souffrent surtout d'être privés de leurs compagnons ordinaires.

On a soin, de temps à autre, de brûler, par places, les herbes hautes ; le sol noirci est vite nettoyé par le vent, quelques pluies déterminent la végétation de quelques pousses tendres, qui naissent des cendres. Jusqu'au printemps suivant, où ce qui aura survécu pourra être considéré comme acclimaté, la mortalité ne peut manquer d'être assez considérable ; tout ce qui est faible ou affaibli doit, nécessairement, périr pendant les mois de juillet et août.

Faire son août ! Cette expression, qui a cours même dans l'hémisphère Sud, où elle n'a aucun sens, puisqu'elle traduit les espérances réalisées du moissonneur, mettant en grange le produit de ses labeurs, est ici une ironie. Faire son août ! c'est, pour le bétail, mourir de misère en plein champ, au milieu d'un pâturage, desséché par les gelées nocturnes. Pauvre bête abandonnée, elle se couche et demeure, essaie de se relever pour suivre, une fois encore, ses compagnons, et ne peut. Il lui faudra mourir là. Au matin, ses membres seront raidis. Le pasteur repoussera les bêtes du troupeau qui auront fait la veillée du mort, descendra de cheval, et enlèvera la dépouille.

La carcasse, qui ne rappellera plus à ses compagnons le souvenir d'un ami disparu, est abandonnée aux oiseaux de proie. Pendant des années, ses ossements, éparpillés par tous les rongeurs, qui auront fait, de sa maigre chair, leur nourriture, resteront là, s'effritant lentement.

Un jour, une inévitable charrette passera, conduite par deux de ces innombrables immigrants venus de Naples, chiffonniers de la pampa, qui se livrent à l'occupation

lucraive de ramasser tout ce qui se perd dans les immenses solitudes.

Ils n'ont garde de dédaigner les ossements, savent même distinguer de fort loin leur blancheur mate sous le soleil, en chargent leur charrette, et groupent ces chargements près de la prochaine station ; les uns sont choisis pour la tableterie, les autres, mis en poudre, exportés pour l'agriculture.

Les propriétaires ont laissé longtemps enlever de leurs champs ces précieux détritns, qui avaient l'utilité de fournir, au sol, le phosphate de chaux dont il a besoin. Aujourd'hui, les propriétés les plus vastes sont surveillées, et l'on exige une rétribution pour l'enlèvement des os.

* * *

Un autre ennemi de l'éleveur, en terre vierge, est le chasseur d'autruche. Celui-là, il faut le tenir à distance ; c'est chose difficile, parce qu'il est légion. Quel est le gaucho qui pourra songer qu'il y a, quelque part autour de lui, des autruches, et qui résistera au désir de s'en emparer ? Que d'avantages n'y trouve-t-il pas ? Partir à fond de train, au galop de son cheval, derrière cet animal léger, qui court et vole à la fois, que ses ailes enlèvent et soutiennent, qui rase le sol sans le quitter, fait, de tous côtés, les crochets les plus inattendus, enfin, que l'on peut arrêter quand il se lasse, en jetant avec adresse, aux cris de joie de ses compagnons, le projectile à trois boules que nous avons déjà décrit, les *bolas*, qui l'enveloppent, le roulent et le maintiennent sans qu'il puisse faire un mouvement.

Le chasseur d'autruches se soucie peu de la vie de ce gibier, il la sacrifie, généralement, arrache la plume, et coupe l'aïeron, pour le faire rôti.

Il se soucie moins encore du sol sur lequel il est et des intérêts qu'il représente. Si l'autruche s'est dérobée et se

cache, que ses levriers noirs ne puissent la déloger, il n'hésite pas, il tire de sa poche la boîte d'allumettes-bougies, qui ne quitte pas l'homme des champs, et met le feu à un tas d'herbes. Le feu se propage vite, les flammèches, les tiges légères de plantes desséchées le portent au loin, multipliant les foyers, force l'autruche à déguerpir; la chasse continue, sans que le chasseur se soucie de l'immense incendie qu'il vient d'allumer. Le feu s'étend, le troupeau, répandu dans la plaine, s'affole et court en tous sens; la demeure éloignée du berger est menacée, il n'y a qu'un moyen d'arrêter le mal : faire la part du feu, lui enlever vite tout aliment sur un espace aussi vaste que possible. Il faut, quelquefois, recourir à des remèdes héroïques, allumer un contre-incendie, combattre la flamme par la flamme; si le danger presse, que ce moyen ne soit pas praticable, il faut, avec ce que l'on a sous la main, battre le feu, l'arrêter, lutter contre lui. On emploie à cela des peaux, des cuirs, seuls outils dont le berger dispose; on en a vu, poursuivis par la flamme, au milieu de la plaine, aller jusqu'à sacrifier le cheval monté, l'égorger, et traîner sur le sol ses chairs pantelantes pour couper la route à l'incendie; ce moyen, énergiquement employé, a sauvé, à notre connaissance, la vie à deux personnes.

Le propriétaire qui se décide à brûler une partie de ses herbages, pour les améliorer, procède avec précaution et ne répand le feu que sur des espaces réduits, en le surveillant.

L'exploitation demande peu de soins; la passivité en fait le fond. Pour dix mille hectares, une fois le bétail habitué à ne plus franchir les limites, deux hommes suffisent; l'un est un simple gaucho, habitué à vivre à cheval, à manier le lasso et le couteau, à tuer, dépouiller et dépecer un bœuf en plein champ, l'autre est une sorte de directeur d'exploitation appelé *capataz*, gaucho aussi, mais ayant, sur ses congénères, quelque supériorité, sachant choisir les ani-

maux à vendre ou à acheter, former une troupe, diriger tous les travaux de mise en œuvre d'un nouvel établissement, la marque, rendre compte, de temps à autre, au propriétaire, qu'il ne connaît souvent que de nom, des différents détails de sa gestion.

Il doit, surtout, avoir quelques notions des principes du Code rural, dont les dispositions relatives aux soins des animaux, au respect de la propriété d'autrui, sont des plus rigoureuses. Elles réglementent, avec le plus grand soin, tous les détails de la transmission du bétail, et punissent sévèrement le vol d'un animal, ou la possession, non justifiée, d'un cuir portant une marque étrangère à l'établissement.

Il doit éviter que les animaux s'égarent; le plus souvent, malgré les sévérités de la loi, un animal égaré est un animal perdu. Il ne manque pas, surtout au loin, de gens astucieux, qui prennent plaisir à se nourrir, de préférence, de la chair des bêtes du voisin, à se fournir de courroies, découpées dans la peau de ses animaux, qui, ainsi débitée, échappe à toutes les perquisitions.

Ces larcins sont rarement ignorés de ceux qui en souffrent; il n'est pas de gardien, un peu soigneux, qui ne sache, d'un coup d'œil, dans un troupeau de mille têtes, reconnaître que tel ou tel animal manque à l'appel; c'est, en somme, assez simple. Tous les jours, en effet, régulièrement, le *capataz* doit, à l'aube, visiter le *rodeo*, à l'heure où les animaux s'étirent, se promènent de long en large. Il n'est pas de semaine, où, pour une cause quelconque, le plus souvent sur le demande d'un voisin, on n'ait à réunir le *rodeo*: c'est encore une occasion d'examen souvent renouvelée; enfin, quand les animaux se séparent, par groupes, composés toujours de la même manière, l'observation se précise, les remarques sur la robe, la forme, la taille de chacun, se classent facilement dans la mémoire, en même temps que le nombre de chaque groupe, et chaque disparition sautent aux yeux.

L'éleveur d'Europe n'est encore ni atteint ni même menacé par l'énorme production des grands troupeaux de bœufs sud-américains.

Depuis que l'importation des viandes congelées de la Plata se fait en France, c'est-à-dire depuis 1887, le chiffre des importations au Havre n'a pas dépassé 15,000 par mois. Voici le tableau des importations faites en Angleterre :

Années.	Animaux entrés dans le port de Londres.	Animaux entrés dans le port de Liverpool.	Total des animaux importés.
1883	17.165	—	17.165
1884	108.823	—	108.823
1885	190.571	—	190.571
1886	331.245	103.454	434.699
1887	242.903	398.963	641.866
1888	195.460	676.000	873.460

Ces chiffres comprennent toute l'importation; tant de la Plata que de la Nouvelle-Zélande et ne comportent ni un encouragement aux éleveurs exotiques ni un danger pour les éleveurs européens.

Quant aux initiateurs de cette importation, tout n'a pas été profit pour eux et ils eussent abandonné la partie s'ils n'étaient arrivés à diminuer leurs prix de revient; en 1883, ils payaient près de 40 centimes par livre pour la congélation et le transport qui ne leur coûtent plus aujourd'hui que 25 centimes; par contre, le prix de la viande congelée s'est abaissé en Angleterre; de 60 centimes la livre, en 1883, elle est tombée à 35 centimes, à ce prix même l'écoulement n'est pas assez régulier pour qu'il ne se soit pas constitué un stock permanent d'environ 150,000 moutons. Le poids de ceux-ci est, pour ceux de la Nouvelle-Zélande, de 50 livres et, pour ceux de la Plata, de 45, ces derniers sont en amélioration continue.

Ce n'est pas cette importation de 22 millions de kilos de viande exotique qui peut inquiéter l'Europe ni enrichir les éleveurs exotiques.

CHAPITRE II

L'ÉLEVAGE DU CHEVAL PAMPA

Insuccès de l'exportation en 1875. — Influence des clôtures sur le nombre des chevaux. — Le cheval sauvage. — Le cheval en liberté. — Le lasso. — Origines du cheval pampa. — Le cheval barbe. — Le cheval arabe. — Le cheval andalou. — Production du cheval à bon marché dans la pampa. — La *manada*; l'étalon. — La *tropilla*; la jument. — Le gaucho; soins qu'il donne aux chevaux. — Le cheval de courses, le *parejero*. — Le dompteur. Inutilité des chevaux en grand nombre. — Soins nécessaires. — Cheval de trait léger. — Attelages de luxe. — Écuries de reproduction. — Les courses à Buenos-Aires. — Les charrettes pampéennes. — Le cheval et l'exportation.

L'élevage des chevaux en liberté dans la pampa semble depuis peu promettre des profits plus considérables que celui des bœufs.

Il y a dix ans, déjà, que l'on s'est occupé, en Europe, du cheval pampéen. La France a fait des essais d'importation, qui n'ont donné que des résultats décourageants, mais pour des causes indépendantes de la qualité du cheval de cette origine et de l'usage que l'on en pouvait tenter.

On y a donc renoncé; la question reste entière. Ce compagnon inséparable du gaucho, sans lequel, il y a quelques années, il n'y avait pas d'élevage possible dans la pampa, dont les éleveurs entretenaient des troupes nombreuses, et en faisaient dompter, à raison de huit chevaux, en moyenne, par homme employé dans les établissements d'élevage, était aussi nombreux qu'il était négligé, bien qu'il fût absolument indispensable à l'éleveur; à mesure que son emploi diminue d'importance les soins qu'on lui donne deviennent plus attentifs.

Ce qui supprime ou tout au moins diminue considérablement son emploi, ce sont les clôtures et aussi le développement des chemins de fer. Pendant que l'on voyage, de moins en moins, à cheval, que l'usage du cheval de selle au-

trefois général dans les villes, s'y perd complètement, les clôtures suppriment la garde du grand bétail, qui employait autrefois des chevaux, en grand nombre, et forçait les éleveurs à en être toujours largement approvisionnés.

Par contre l'usage du cheval de trait est chaque jour plus répandu, il se substitue au bœuf pour les transports et les labours, l'extension des chemins de fer et le développement de l'agriculture augmentent le nombre des transports et exigent une rapidité qu'ils n'avaient pas : de là l'augmentation de valeur des chevaux de trait léger et l'encouragement à un élevage jusqu'ici dédaigné.

I

Dans le dernier voyage que j'ai fait dans la pampa, en 1888, il m'a été donné de constater cette transformation.

Chez certains propriétaires de la zone des terres vierges, l'ancien troupeau de chevaux libres est, il est vrai, en nombre plus considérable et plus négligé que jamais : mais ces troupes de plusieurs milliers de bêtes, gardées par quelques hommes qui n'ont d'autre occupation que de les faire galoper dans des propriétés de plusieurs milliers d'hectares, servent uniquement à donner au sol vierge un commencement de consistance, avant l'arrivée des troupeaux de bœufs.

C'est là le seul travail que l'on demande à la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite. Une fois cette tâche accomplie, après un an ou deux, ces troupeaux sont menés dans d'autres prairies, plus éloignées vers l'ouest.

Par contre, dans nombre de propriétés closes, je n'ai plus trouvé ou presque plus de chevaux, une insuffisance même exagérée de montures, divorce absolu avec les anciens usages ; peu à peu on en arrive à supprimer les troupes de chevaux et de juments, les tropillas et les manadas, que l'on trouvait partout, il y a peu d'années encore.

Dans les champs clos, un cheval suffit à la besogne que dix autrefois remplissaient avec peine : là où l'on avait vingt chevaux, entre lesquels choisir, sans être toujours sûr d'en trouver un bon, on s'est habitué à en entretenir un petit nombre, à les nourrir de maïs et de luzerne, à ne les laisser souffrir ni le coup de soleil des journées d'été, ni les gelées des nuits d'hiver, à les abriter et à les conserver en état de rendre, toujours, les services que l'on attend d'eux.

C'est tout une révolution, tout à fait imprévue. Elle n'est pas générale encore, mais elle sera rapide, si l'on en juge par la passion qu'excite dans les classes fortunées de la société l'élevage du cheval de luxe, de course ou de voiture.

Nous sommes loin de la légende du cheval sauvage, et l'on payerait, sans doute, fort cher un échantillon de ce genre, si l'on pouvait en trouver dans la pampa. Le cheval sauvage, que l'on a autrefois rencontré, était, à proprement parler, le cheval égaré, cheval abandonné, ayant vécu loin de l'homme, seul ou en famille, s'y étant quelquefois reproduit, mais sans avoir assez perdu les habitudes de domesticité, perpétuées par une longue hérédité, pour ne pas les reprendre, au premier contact de l'homme, ou à la simple apparition d'une troupe de chevaux dressés. Ce cheval, habitué à la liberté, a toujours été relativement facile à joindre, à grouper par le cavalier, qui n'a jamais songé à le prendre au lasso, comme le content les récits fantaisistes. On ne prend au lasso que le cheval arrêté, que l'on veut choisir au milieu d'un groupe, pour la simple raison que, jeter le lasso, opération qui, au besoin, peut se faire au galop, au vol pour ainsi dire, n'est que la première partie de l'opération qui a pour objet de prendre un animal libre ; la seconde partie consiste à le retenir.

Or, pour retenir un animal, pris au lasso, il faut d'abord arrêter son élan, déployer, par conséquent, un effort en

rapport avec cet élan; pour cela, un homme à pied s'arc-boute solidement, résiste, avec plus d'habileté que de force, à la secousse que lui imprime l'animal enlacé; mais un homme, quelque habile ou quelque robuste qu'il soit, ne pourrait certes pas résister à la secousse que lui imprimerait un cheval surpris au galop, par un lasso. Si l'homme qui jette le lasso est, lui-même, à cheval, que le cheval poursuivi soit lancé au galop, le cheval monté aura beau s'arc-bouter des quatre pieds, avec l'habileté que lui a donnée la longue habitude, il sera impuissant à retenir un cheval libre et surexcité. Il faut d'abord, avant de jeter le lasso, avoir cerné l'animal. On pousse donc le cheval poursuivi, dans une troupe que l'on mène devant soi, qui sert d'appeau; s'il s'agit d'un veau ou d'un bœuf, que le lasso peut prendre par les cornes, que le cheval, en raison de sa vitesse plus grande, peut dépasser, un homme monté peut facilement l'attendre et le rouler à terre. Mais on ne s'expliquerait pas la tentative folle d'un cavalier essayant de prendre, au galop, avec son lasso, le cheval qui fuit devant lui. Dans cette entreprise, l'homme, s'il tenait le lasso à la main, serait enlevé comme une plume; s'il l'avait attaché à sa selle, comme c'est l'usage, il perdrait selle et lasso. Il n'y a pas de monture capable de se raidir assez vite et assez ferme, dans une immobilité assez puissante, pour tenir le coup.

En réalité, on ne prend d'animaux sauvages à la course qu'avec les bolas, que nous avons eu déjà l'occasion de décrire. C'est une arme puissante, mais, enroulée autour des pieds du cheval, elle risque de les briser avant de l'arrêter.

Cependant la légende du cheval sauvage ne s'est pas faite toute seule. Les descendants des chevaux andalous, importés au xvi^e siècle, ont toujours été, dans la pampa, en nombre trop considérable pour une population augmentant lentement pendant les deux premiers siècles de la colonie, c'est là le vrai motif de l'abandon où ils ont vécu et où ils se sont per-

pélués. Pendant l'époque moderne, qui comprend la première période de lutte contre l'Indien, depuis 1740, les guerres de l'Indépendance et les guerres civiles, depuis 1810, le cheval est devenu le nerf de la guerre, comme tel, la consommation en a été assez considérable, pour que, chaque jour, l'on ait pris plus de souci de le conserver en domesticité.

C'était, du reste, tout ce que l'on faisait pour lui, et les soins qu'on lui donnait devaient avoir, plus vite, pour résultat de perpétuer ses défauts en les conservant précieusement que de greffer des qualités nouvelles sur celles qu'il pouvait devoir à son origine.

Celle-ci est assez facile à discerner dans l'histoire. L'aïeul du cheval pampa est le cheval de race berbère, que nous appelons, en France, cheval barbe, même, par une erreur très répandue, cheval arabe. Ce cheval, originaire des pays de l'Afrique méditerranéenne, ne saurait être confondu avec le cheval asiatique, amené par les Arabes, dans leurs migrations aux pays barbaresques. Les Arabes trouvèrent, dans cette partie de l'Afrique, un cheval indigène : le cheval barbe. Ils lui donnèrent, par des croisements avec la race supérieure, entre toutes, la race arabe, et, par un traitement habile, les qualités que nous lui reconnaissons aujourd'hui. Le cheval barbe, comme toutes les races de chevaux, descend donc du cheval arabe, mais il ne doit pas être confondu avec celui-ci.

Améliorés, comme nous l'avons dit, ces chevaux, importés et acclimatés en Andalousie, pendant les sept siècles de l'occupation mauresque, avaient conservé toutes leurs qualités acquises, lors de l'expulsion des Maures et de la découverte de l'Amérique. Ce n'est que depuis, que cette race a dégénéré, dans les pays espagnols et hispano-américains, sauf au Chili, où des soins attentifs en ont perpétué les qualités anciennement acquises.

Au Mexique, par contre, et dans la pampa, le cavalier a toujours eu plus de fantaisie que de science, aussi a-t-il obtenu les résultats les plus étranges. Il n'en pouvait obtenir d'autres, étant données les conditions de l'élevage qu'il pratiquait.

Le cheval pampéen doit s'élever et se garder lui-même. c'est là la condition de son existence. L'éleveur ne saurait, pour longtemps encore, transgresser cette loi, qui s'impose ; il doit, pour le cheval, plus encore que pour le gros et le petit bétail, produire à bon marché, évitant de produire trop.

Le problème de la production du cheval à bon marché est, à proprement parler, le seul qui soit résolu.

En pleine liberté, au milieu du champ, un étalon, entouré d'une vingtaine de juments et de poulains, conduit, en maître, sa petite troupe, la *manada*. On peut, dans une estance, en rencontrer dix, douze, cent ; elles ne se mêlent pas entre elles, ne s'occupent pas les unes des autres, et le propriétaire s'occupe fort peu d'elles.

Ce serait un travail bien simple que de choisir cet étalon, en consultant les règles les plus élémentaires de la sélection scientifique. Il est rare que l'on en prenne le moindre souci. Loin de chercher, dans la troupe, les reproducteurs, qui peuvent avoir conservé et pouvoir transmettre quelques qualités de race, le gaucho préférera toujours, celui qui se distinguera par quelque étrangeté de robe, ce qui est un signe de dégénérescence.

Si le même gaucho se passionne pour un cheval de choix, lui donne des soins particuliers, lui fournit une nourriture spéciale, en fait son cheval de course, son gagne-pain, l'atout sur lequel il risquera ce qu'il a et ce qu'il n'a pas, soyez sûrs que c'est toujours un cheval hongre ; l'avenir est donc banni de ses préoccupations.

Quant aux juments, qui accompagnent l'étalon et qui doivent fournir les chevaux de service, puisque personne ne

consent à les utiliser comme montures ou comme attelage, puisqu'elles ne sont bonnes qu'à la reproduction d'un bétail dédaigné, qui donc s'en soucie? Elles sont grasses ou maigres, voilà l'important. Grasses, elles sont bonnes à tuer pour donner leur huile, c'est là leur destin; mères depuis peu ou prêtes à l'être, qu'importe? On les groupe et on les vend au plus vite pour ces hécatombes, évitant autant que possible de laisser perdre cette graisse qui dure peu, et vaut quelque chose; les maigres, puisque l'on ne peut faire autrement, on les garde. Voilà en quoi consistent les règles primordiales de l'élevage du cheval pampa.

On s'imagine facilement la descendance que donnent les *manadas* ainsi constituées. Celui qui n'a pas vu groupés quelques centaines de chevaux pampéens s'imaginera difficilement à combien de combinaisons de couleurs nouvelles se prêtent les quelques nuances connues de robes de chevaux. Les dictionnaires d'agriculture contiennent, plusieurs colonnes, consacrées à la simple nomenclature des robes de chevaux, la pampa a quintuplé ce nombre, et ce sont les plus étranges, les moins dénommables qui se perpétuent, qui serviront de point de départ à de nouvelles nomenclatures, si les langues sont assez riches pour les créer, et la mémoire des hommes assez vaste pour les retenir.

Les poulains nés dans la manada, sont à l'âge de la puberté, expulsés par la jalousie ombrageuse de l'étalon, et groupés en *tropillas*, sous la conduite, cette fois, d'une jument, autour de laquelle on les groupe après la castration. Ces *tropillas* sont les troupes de chevaux de service; elles ne se forment pas seules et sans travail. Les chevaux qui les composent sont nécessairement hongres. L'élevage libre, en plaine, ne comporte pas la présence de nombreux étalons,

dans les limites de la propriété; les chevaux ne vivant pas en troupeaux, comme les moutons, ni en bandes, comme les bêtes à cornes, mais en familles soumises à un chef, les luttes, que la présence d'étalons trop nombreux amènerait, n'auraient d'autre fin que la fuite même de troupes entières poursuivies par le plus vigoureux ou le plus batailleur.

Avant donc que la tropilla formée de chevaux déjà hongres mérite son nom et puisse remplir son objet, elle doit subir deux opérations. Il faut, d'abord, l'*entablar*, c'est-à-dire établir entre tous les animaux qui la composent le lien de famille factice, mais nécessaire, ensuite, dompter, un à un, chacun des poulains, quand il aura pris de l'âge et des forces. Pour *entablar*, il faut, d'abord, habituer la troupe au coin d'herbage où elle doit vivre, et habituer les uns aux autres les animaux qui la composent; l'opération, du reste, est la même, qu'il s'agisse d'une manada soumise à un étalon ou d'une tropilla confiée à une jument, avec cette différence que celle-ci est une sorte de chef dont l'autorité est passive, et n'a pas l'initiative que s'attribue l'étalon. Il faut donc diriger cette passivité, grouper la famille, autour d'elle, en l'habituant à la clochette qu'elle porte, habitude qui sera d'une grande utilité dans les longs voyages. Quand cette habitude sera prise, il suffira, pour camper la nuit, dans un coin de plaine inconnue, d'entraver les pieds de la jument; les chevaux paîtront autour, en liberté, sans songer à s'éloigner.

Ce travail fait, et quand les chevaux ont atteint deux à trois ans, on peut s'occuper du domptage. Le cheval qu'il s'agit de réduire n'est ni plus ni moins rebelle que nos poulains d'herbages et d'écuries, il a, comme eux, à apprendre à obéir, sait, de moins que lui, se tenir à l'écurie, ce dont il n'a que faire. Il s'agit de lui inculquer vite les premières leçons nécessaires, dont la première con-

siste à l'habituer à la présence de l'homme. On confie donc au dompteur le soin de le prendre dans la plaine.

S'il y a jamais eu un cheval sauvage dans la pampa, c'est celui-là. Il a vécu toujours libre, dans l'immensité des herbage; cependant il a déjà souffert deux opérations, la marque et la castration, qui, si elles l'ont irrité, ne lui ont pas moins appris à voir dans l'homme un être supérieur et à le craindre. Il n'est pas, pour cela, habitué à la présence de l'homme à pied, ce qui est une rencontre que l'on ne fait pas dans la pampa, moins encore à celle du cavalier sur son propre dos. Il va, sur le seuil même de l'école, faire connaissance avec ces deux aspects de son maître.

Le dompteur est un vrai gaucho, né à cheval, il a le tempérament de son métier, surtout celui de son origine; légèrement fanfaron, très occupé de son attitude, il est le cabotin de la plaine; c'est là son grand défaut. S'il songeait moins à ce que va dire et penser de lui la galerie, il serait plus apte au métier qu'il fait, y mettrait plus de douceur, plus de crainte, si l'on veut, et obtiendrait de meilleurs résultats; mais, non, il faut être en scène et brûler les planches.

On lui amène, dans le corral, la torpilla que l'on y enferme; il jette son lasso; parmi ces chevaux groupés, saisit au cou celui qu'il va dompter. L'animal est à peine pris, pendant qu'il se débat, sous cette impression gênante, qu'il connaît déjà, que d'autres hommes lui jettent d'autres lassos, qui, ceux-là, lui prennent les jambes, le rendent immobile, l'empêchent presque de se tenir debout. Extrait du corral, non sans peine, il est roulé à terre, on l'y retient, on lui passe un licol. A coup de triques, on le relève, et, tout cabré, écumant et résistant, tirant au renard, on le conduit à un pieu solide, où on l'attache court et jusqu'au jour suivant. L'animal s'irrite, se désespère, se blesse la bouche, se contusionne de tous côtés; à peu de chose près, il se brise le cou.



Le jour suivant, on le détache, mais c'est pour un nouveau supplice; un homme le tient du licou, assez fort pour empêcher tout mouvement; pendant ce temps, on lui entrave les pieds de devant ensemble et on travaille à le seller. Ce n'est pas sans peine que la sous-ventrière prend sa place. Le dompteur monte alors; quelquefois, le poulain, de douleur, se couche; mais qu'il se couche, se cabre ou rue, il lui faut céder aux coups vigoureux de manches de fouet qu'il reçoit.

On part, dans une course folle, droit dans la plaine sans limites. Un homme, à cheval, accompagne celui que monte le dompteur, il est chargé de serrer le novice, de le pousser s'il se rebiffe; coups de fouet s'il s'arrête, coups de fouet s'il s'emballe, pour montrer à la galerie que l'on ne craint rien.

L'animal écumant, après avoir couru, galopé, rué, s'être cabré, quelquefois roulé, jetant au loin son cavalier qui sera retombé, droit sur ses pieds, sans lâcher la longe, et sera remonté en selle du même élan, revient au point de départ, lassé, baigné de sueur; on le desselle et le lâche, quelquefois en lui laissant aux pieds les entraves, et pour le reprendre le même jour. En quelques séances, le poulain est dressé, on peut déjà l'employer; vienne l'été, il passe cheval de service, supporte le mors et la bride, peut être monté par le premier venu.

C'est là un tableau de mœurs locales pittoresque; tous les spectateurs en sont réjouis, mais comme cela est loin de ce que l'on fera le jour où l'on voudra obtenir scientifiquement un résultat utile!

L'on y arrivera nécessairement. Cet élevage est appelé à se transformer, à faire place à quelque chose de tout à fait différent. Il ne sera bientôt plus pratiqué, qu'au loin dans les terres vierges, ou par quelque pauvre gaucho qui

ne connaît que les vieilles mœurs et n'y veut pas renoncer. On commence à comprendre, dans les coins les plus reculés de la pampa, que les chevaux en trop grand nombre ne sont pas seulement inutiles, qu'ils sont nuisibles, que leur piétinement, agent rapide de consolidation et de première façon des terres vierges, est des plus funestes aux terrains faits, utilisés par l'élevage productif; leur galop continu et leur voracité a fait dire du cheval en liberté qu'il mange avec quatre bouches, il consomme moins le pâturage qu'il ne le détruit.

A quoi peut servir, au reste, le grand nombre de chevaux jusqu'ici conservés plutôt qu'élevés, qui n'ont été l'objet d'aucune sélection raisonnée, puisque l'exportation a renoncé à demander à la pampa ce qu'elle ne sait pas lui donner, et que la consommation locale demande autre chose que le cheval jusqu'ici produit.

*
* *

Nous avons dit comment on choisissait les étalons et les juments de reproduction, ajoutons qu'ils ne sont jamais domptés ni montés les uns ni les autres : cependant le cheval de course existe, les courses de chevaux sont le plaisir le plus apprécié du gaucho; mais, pour bien démontrer, sans doute, qu'il ne voit qu'un jeu dans ces exercices, qui sont, ailleurs, une occasion de démonstration de la valeur des chevaux, il ne présente jamais, comme chevaux de course, que des chevaux hongres, incapables, par conséquent, de transmettre leurs qualités par l'hérédité, si la sélection et les soins intelligents leur en avaient inculqué quelques-unes.

Les soins, que le gaucho donne à son cheval de course, ne sont à noter que parce qu'ils tranchent sur l'absence absolue d'attention qu'il prête aux nécessités de tous ceux de ses chevaux, qu'il n'a pas classés comme chevaux de course, et qui n'ont d'autre emploi que l'usage journalier, autrement

important cependant. Ceux-ci, abandonnés à eux-mêmes, pris, le matin, au corral, s'ils doivent être utilisés dans la journée, attachés et sellés du matin au soir au soleil, à la pluie ou à la gelée, ne reçoivent là aucune nourriture, et attendent le bon plaisir du maître, qui leur demandera autant de courses et aussi longues qu'il lui paraîtra utile, sans consulter leurs forces ni leurs dispositions; le soir venu, il les lâchera simplement, au retour, leur permettant de retrouver seul la tro-pilla à laquelle ils appartiennent, et de trouver de quoi apaiser leur faim et leur soif dans un pâturage souvent très maigre et fort pauvre en cours d'eau ou en bas-fonds où les eaux puissent s'accumuler.

Pour le cheval de courses, le *parejero*, c'est une bien autre affaire. Celui-là ne mange qu'à l'heure de repas fixés, une nourriture de choix, mesurée d'avance. Attaché à la longe il piétine, tout le jour, autour de son pieu, la bouche dans un cornet qui l'empêche de brouter à sa fantaisie, il a ses rations de maïs et de luzerne sèche, achetées spécialement pour lui, et jamais récoltées par son maître. L'*aficionado*, l'amateur de *parejeros*, est nécessairement un gaucho élégant, sans rentes, mais en vivant paisiblement; son troupeau, il le fait soigner, au besoin l'emploie à cautionner ses paris ou à payer ses pertes, mais lui donner des soins est au-dessous de sa dignité: travailler n'étant pas une élégance, il ne travaille pas, ne sème ni ne récolte. Tout son temps est insuffisant pour les soins qu'il doit à son *parejero*. C'est lui-même qui lui porte sa nourriture, lui-même qui le monte aux galops d'essai et d'entraînement.

Le champ de courses est partout où l'on peut grouper quelques parieurs. Le pulpero du voisinage se charge de le tracer et de fixer les jours de course, attirant ainsi du monde autour de son assommoir: c'est tout profit pour lui. A jour dit, dans ce pays désert, où les maisons à l'horizon pourraient

se compter, si, dans l'immensité, on parvenait à les voir, il y a nombreuse assistance : on a, à dix lieues à la ronde, abandonné tous les troupeaux à la garde des enfants ; hommes et femmes, tous à cheval, sont accourus, forment la haie, et risquent, non pas leurs économies, ce mot-là est inconnu, mais leurs gains futurs dans des paris, toujours au-dessus de la condition de fortune, de ceux qui les engagent.

Jamais il n'y a plus de deux chevaux en ligne, montés nus, sans selle, par leurs maîtres, au front ceint d'un foulard ; ils courent rarement plus de mille mètres ; leur course, très courte, passionne tous les joueurs en raison de l'intérêt particulier qu'y peut avoir leur bourse.

Il n'y a qu'à Buenos-Aires que les courses aient une autre portée et une autre influence sur l'avenir de l'élevage ; là, seulement, on voit courir des juments et des étalons, mais ce sont généralement des sujets importés d'Allemagne, de France ou d'Angleterre.

Il ne faut, en effet, pas juger l'élevage des chevaux autour des villes par ce que nous avons dit de l'élevage libre en plaine. Dans cette région, la transformation est ancienne, les besoins d'une consommation très active de chevaux de voitures ont imposé les mœurs de l'élevage européen. Il y a beau temps que les grands propriétaires ont importé des étalons de choix, d'un prix modeste d'abord, plus élevé ensuite, et ont réussi des croisements. Le mouvement n'a cependant pas été aussi accentué et n'est pas aussi ancien qu'en Australie et aux Etats-Unis, les voitures ordinaires, les tramways, les charrettes, qui font une consommation excessive de chevaux, sont encore alimentés de chevaux pampas, par les éleveurs, mais les chevaux de selle, de moins en moins nombreux, du reste, et les voitures de luxe, chaque jour plus nombreuses, sont traînées par des chevaux importés ou des chevaux de demi-sang.

Toutes les races contribuent, un peu au hasard jusqu'ici,

à améliorer, par des croisements, la race créole; jusqu'ici, ces essais manquent de direction scientifique, bien que l'Etat ait établi, auprès de Buenos-Aires, un haras dirigé par des maîtres venus de France, et acheté, en Europe, des sujets de prix fort élevé.

Nous pouvons citer un éleveur, qui a créé, dans une de ses fermes, voisine de Buenos-Aires, une race appelée, croyons-nous, au plus grand avenir dans le pays. Il a obtenu d'abord, avec des juments créoles, choisies pour leur robe et leur taille, et des étalons Cleveland, des sujets de reproduction qu'il a unis à des étalons percherons légers : le croisement, ainsi obtenu, donne un animal de bonne taille, fort léger, capable d'acquiescer toutes les qualités de notre percheron de trait à allures rapides. Les acheteurs recherchent les produits de cette ferme, le prix qu'ils les payent augmente tous les jours à mesure que la production s'en développe. Cette ferme contient actuellement 1,200 juments de reproduction toutes nées de croisements successifs et déjà presque parfaite : dix à douze ans à peine ont suffi à obtenir ce résultat. Lorsque l'éleveur dont nous parlons, M. Edouard Olivera, dont le nom personnifie la majeure partie des progrès de l'élevage depuis quarante ans, dans la Plata, commença à se préoccuper de l'avenir du cheval indigène amélioré par une science précise, personne ne songeait même à cet avenir; sa grande fortune lui permettait des essais coûteux et à longue échéance, il les tenta sans hésiter. Au bout de quelques années il obtenait pour ses jeunes chevaux le prix de 300 ou 400 francs et était satisfait : combien ne doit-il pas l'être aujourd'hui que c'est par centaines qu'il vend chaque année ses poulains et au prix de 400 piastres, soit 1,500 francs en moyenne, et qu'il peut augmenter le nombre de ses juments sans crainte de voir leur production être au-dessus de la demande.

L'extrême bon marché des chevaux, tout en généralisant l'usage du cheval dans toutes les classes de la société,

l'étendue du pays, en le rendant nécessaire, a fait, de l'équitation, une habitude plutôt qu'un sport élégant; la vulgarité des formes, de l'allure, de la robe du cheval pampa suffisait à rendre assez peu gracieuse la tenue du meilleur cavalier, pour que celui-ci renonçât à un exercice, qui, en n'ayant rien d'utile, n'avait rien de flatteur pour un citoyen. On en était arrivé à considérer comme une monture dont on pouvait être fier un cheval gras, à la robe d'une couleur foncée, aux formes replètes, tranchant, par ce caractère de bonne santé et de bonne nourriture, sur la généralité de ses congénères, malingres, de robe tachetée, de la pampa; on donnait un prix excessif à un cheval dressé à trotter lentement, à la mode chilienne, en envoyant, à chaque pas, de droite et de gauche, les pieds de devant, comme pourrait faire un cheval de cirque.

*
* *

Aujourd'hui, la mode est aux chevaux d'attelages, dont quelques-uns ont été importés et d'autres sortent d'écuries locales. Le cheval de selle n'a pas encore repris ses droits, l'équitation reste un art négligé hors des champs de courses.

Ceux-ci sont organisés comme ceux d'Europe, mais n'ont d'importance qu'au point de vue, à peu près exclusif, des paris. Ils ont leur public spécial de parieurs et d'entrepreneurs de paris : les bookmakers, brûlés ailleurs, y trouvent une clientèle disposée à les écouter. Les usages diffèrent des nôtres. Le pari à la cote est remplacé par le pari à l'encan.

Dans un local spécial, à la veille des courses, le bookmaker offre aux enchères les chevaux qui doivent courir; les parieurs couvrent l'enchère, le cheval est adjugé au plus offrant et dernier enchérisseur; l'ensemble des enchères, obtenues par tous les chevaux engagés, forme la masse de la

poule, déduction faite, bien entendu, d'une forte remise pour le bookmaker.

C'est, en somme, à l'ombre de ces réunions hippiques pour en entretenir l'intérêt que de grands propriétaires et l'État importent des reproducteurs de choix, que des écuries se fondent, préparent et acclimatent des sujets, que les estancieros recherchent déjà pour leurs manadas. Ce luxe même est devenu excessif, c'est pour Buenos-Aires que partent de Londres, de Paris les chevaux de grand prix : en février 1889 on a vendu à Londres pour la Plata un étalon au prix de 14,000 livres sterling soit 350,000 francs ; on ne saurait donner ici la liste, trop longue, des chevaux importés dans la seule année 1888 ; le nombre en est tel que les compagnies de vapeurs ont doublé le prix du transport, et n'ont pu même ainsi empêcher l'encombrement. Nulle part ailleurs, du reste, la passion du jeu de courses ne s'est développée comme à Buenos-Aires, on estime à 90 millions de francs la somme des enjeux de 1888, soit 180 francs par tête d'habitant de la ville.

Beaucoup, déjà, se préoccupent de la qualité et négligent le nombre. Dans la campagne, peu à peu, pour les charrois, on a délaissé les bœufs ; les vieilles charrettes, comme font les vieux navires à voiles, qui deviennent pontons, sont descendues de leurs roues et ont pris leur rang parmi les nasures champêtres ; à mesure que la pampa s'est étendue, la sage lenteur du bœuf s'est démodée, les attelages de chevaux rapides et légers se multiplient.

Il faut avouer que les charrettes du nouveau modèle ont, elles aussi, leur pittoresque ; au milieu de la plaine, elles ne manquent pas d'élégance. Élevées sur leurs roues de deux mètres, perpétuant la forme des charrettes de villes, elles portent deux et trois tonnes de laines ou de produits de toute sorte d'importation, et galopent jusqu'à destination, traînées

par huit, dix, douze chevaux, dirigés, du haut du chargement, par un homme dont l'habileté à les manier est surprenante. Il les voit à peine, au milieu de la poussière de la route ; aucun obstacle ne l'inquiète : il passe aussi rapidement les bas-fonds fangeux, les marais qui se prolongent, les gués des rivières, profondément encaissés, à peine praticables. C'est merveille de voir passer ces convois, formés de huit ou dix charrettes, qui se suivent et se poursuivent dans leur tourbillon ; merveille de voir le timonier, galopant comme les autres, soutenant les timons de la charrette, qui, par une merveille d'équilibre, ne portent pas même sur ses épaules. Rien n'aura plus que ce nouvel usage une influence puissante sur l'amélioration du cheval de trait. Ces voitures font, par jour, des voyages de vingt à vingt-cinq lieues, n'emmènent pas de relais ; le charretier se contente d'un peu de repos de temps en temps, et recourt de temps à autre à un procédé original : pour reposer ses chevaux de trait, il les change de côté. Dans l'attelage pampéen, le cheval de flèche et celui de timon sont les seuls qui tirent du poitrail et de face ; les autres sont attelés d'une seule chaîne ou d'un trait de cuir vert tressé, attaché à une sellette fortement amarrée au moyen d'une sous-ventrière, si bien que le cheval de trait tire de côté et des quatre pieds, mais non de face et de poitrail. On s'explique, donc, qu'en le changeant de côté et le faisant tirer de droite, s'il a tiré de gauche, on le repose, en raison de ce principe mécanique que changer de travail c'est se reposer.

Les procédés sont, on le voit, primitifs et expéditifs, et l'ensemble de tous ces attelages, très simplifié, disons le mot, bien américain.

On ne peut guère critiquer le charretier de ne pas ménager ses auxiliaires. Malgré tout, malgré le renfort coûteux des reproducteurs européens, le prix du cheval ne se

relève pas dans la pampa, il est toujours assez bas pour être dédaigné. On peut se procurer des sujets, de demi-sang, au prix de 100 francs ; le cheval pampa ne peut être considéré comme généralement vendable, son prix varie entre 8 et 10 francs par tête, s'il est acheté en troupes mêlées, de juments, poulains et étalons ; les juments grasses, pour l'abatage, valent couramment 25 francs par tête ; un cheval ordinaire coûte, à dompter, de 40 à 50 francs, il est le seul qui obtienne le prix relativement élevé d'environ 100 francs par tête, sans avoir dans les veines une goutte de sang de race étrangère ; un cheval de charrette ou de tramway, bien dressé et de bonne taille, pourra valoir 200 francs ; la vie de la ville, le pavage, le service excessif qu'on leur demande les auront vite usés, et leurs propriétaires les revendent, après un an de service, à très bas prix.

II

La France doit-elle donc perdre de vue ce pays lointain comme producteur de chevaux, ou doit-elle le considérer comme capable de renouveler à peu de frais sa cavalerie ?

Pour le moment, il faut bien le dire, les éleveurs n'ont aucun souci de l'étranger ; ils sont, de ce côté, découragés non sans raison.

Les envois, faits jusqu'ici, n'ont pas été heureux. D'abord, le jour où l'on a voulu tenter, à la Plata, l'exportation des chevaux, on s'est heurté à un défaut local, qui est la pierre d'achoppement, plus qu'ailleurs, de toutes les entreprises nouvelles. Le cheval, dédaigné et sans valeur, en a pris une, excessive, le jour où un acheteur s'est présenté. Celui-ci, pour avoir un cheval de la taille et de la robe désirée, a dû courir beaucoup, très loin, et, de guerre lasse, payer jusqu'à

300 et 400 francs. A ce prix même, il n'a pas trouvé ce qu'il voulait, ni surtout, en nombre, ce qu'il voulait; des vices partout, un ensemble, suffisant pour les besoins locaux, très défectueux pour ceux de l'Europe. Là où il croyait trouver le cheval pour rien, et n'avoir qu'à se présenter pour en choisir, en un instant, en emmener au besoin des milliers, il trouvait des usages tellement primitifs, des hommes si peu habitués à des marchés de cette nature, feignant un tel attachement aux quelques chevaux présentables, désignés après une longue inspection, qu'il fallait un beau jour se hâter, l'heure de l'embarquement ayant sonné, mettre à bord des animaux, pris au hasard de l'urgence, sans aucune qualité.

C'étaient bien des chevaux pampas, mais que valaient-ils? Beaucoup moins que le petit prix qu'on les payait et que celui que demandaient les armateurs pour les amener au quai du Havre, où leur prix de revient s'élevait à 900 francs par tête. On pouvait, pour ce prix, trouver au Havre des chevaux indigènes bien préférables. Mais la question n'est pas là.

L'élevage libre peut-il donner, à moins de frais qu'en Europe, un sujet de race? Le cheval pampa a-t-il, par une longue sélection, acquis des qualités de résistance assez précieuses pour qu'il puisse être recherché en Europe?

A cette seconde question, nous pouvons répondre qu'il n'est pas douteux que la vie de la pampa a donné à la race, et fixé par l'hérédité, depuis trois siècles, des qualités de résistance, de sobriété, un tempérament que l'on ne trouve nulle part ailleurs. Le cheval pampa ne coûte rien à nourrir, il vit de l'air du temps; il va, sans se rebuter, où son cavalier a besoin d'aller, aussi vite que celui-ci le lui demande; il est petit, mais robuste, peut porter très loin et vite le poids d'un homme. En un mot, c'est un cheval de bataille, un cheval de campagne. En France, on fait le cheval de trait, même le cheval de garnison, la pampa seule

fournit le cheval de guerre. Les Anglais ont fait une expérience probante, avec deux mille chevaux pampas, dans la campagne contre les Cipayes.

Leur petite taille ne tient qu'au peu de nourriture qu'on leur accorde; mais, dans la pampa, tous les terrains ne sont pas de même nature; quelques régions sont plus riches en graminées, que les chevaux recherchent, par exemple dans l'extrême sud de la Province de Buenos-Aires. Là où il y a de l'herbe, il y a de la taille, en dehors même de tout croisement.

On aurait donc pu trouver des chevaux pampas, dignes d'être présentés sur les marchés français; c'est ce que l'on n'a pas fait: première erreur.

On en a commis bien d'autres, en France même. Dans la manière de traiter les sujets importés à leur arrivée, on n'a tenu aucun compte de leurs habitudes de vie antérieure, on a pratiqué, sur eux, le traitement, auquel sont soumis, dès leur premier âge, les chevaux d'Europe, auquel ils sont préparés par l'hérédité. On a obtenu des résultats aussi désastreux que si, prenant des chevaux dans des écuries parisiennes, on essayait, à leur arrivée à la Plata, après trente jours de traversée, de les laisser vivre en pleine liberté, et s'habituer d'eux-mêmes aux conditions rudes de cette vie nouvelle. Bien que le climat y soit plus doux qu'en France, tous y périraient. Les chevaux pampéens ne sont pas morts dans les quartiers de cavalerie, mais ils y sont devenus rétifs, et ont dû être réformés et vendus à des paysans, qui, à leur grand étonnement, en ont tiré le meilleur profit.

Changement de climat et changement de régime à la fois; trop manger et une nourriture trop substantielle, sans courir à sa guise, c'est ce qui a fait du cheval pampa, si doux, un cheval capricieux et nerveux. Ajoutons que tous ceux qui ont été importés avaient été domptés à la mode

du pays, que, surpris par les habitudes nouvelles, pour eux, du cavalier européen, ils le décourageaient, témoignant de défauts qui ne tenaient qu'à sa propre ignorance qu'avec un peu d'attention et de meilleurs renseignements il eût vite corrigés.

L'expérience reste donc à faire. Avant de la tenter, à nouveau, cette fois, on s'y préparera, de chaque côté de l'Océan. Aujourd'hui que le croisement est étudié par quelques propriétaires, qui l'appliquent scientifiquement, que le nombre des juments de reproduction à bon marché est à peu près illimité, il est facile de prévoir que l'on préparera à la Plata une sorte de marché aux chevaux largement pourvu de sujets, pouvant être offerts à l'Europe ; mais ce ne sera pas le vrai cheval pampa : ce sera un cheval, qui aura conservé, au moyen d'une éducation un peu plus soignée, les qualités de résistance de sa race, et aura emprunté à celles d'Europe la taille et la performance qui lui manquent.

Ce cheval, on pourra, dans les grands herbages clos, hors de l'écurie, le produire à un prix assez bas pour qu'il puisse être rendu en Europe, tous frais payés, au prix de six à sept cents francs, ce qui est relativement peu élevé pour un cheval de quatre ans, prêt à rendre les services que l'on pourra exiger de lui et qu'il rendra vaillamment pendant de longues années.

Ne nous faisons pas cependant d'illusion, cette entreprise sera soumise à de longues années d'attente, de surnumérierat, avant d'être en mesure, d'un côté, de récompenser les efforts des éleveurs, de l'autre, de fournir à l'Europe un nombre appréciable de recrues.

L'élevage pampéen puise, en ce moment, à pleines mains dans les herbages du Perche et de la Normandie ; un étalon, quelques juments de choix peuvent supporter les frais de transport, qui ne sont pas moindres de quatre à cinq cents francs par tête pour quelques sujets isolés ; les prix

que l'on paye ces quelques sujets sont pour nos éleveurs un encouragement qui a, pour eux, quelque importance.

Autre chose est le retour : le prix de transport de chevaux, en nombre, n'est pas moindre de trois cents francs par tête; tous les risques, qu'aucune compagnie d'assurances ne veut couvrir, et ils sont nombreux, sont à la charge de leur propriétaire; un vapeur ne peut guère emporter un maximum de cent chevaux, en supposant même des aménagements spéciaux, que les steamers à passagers ne peuvent installer; les capitaux, la sécurité, l'emplacement, manqueront, donc, longtemps encore, et empêcheront cette industrie de prendre un développement suffisant pour que, de longtemps, le cheval pampa puisse être classé, en Europe, comme article d'importation, ou puisse servir à la remonte d'un escadron de chasseurs.

Considérons-le, donc, comme un excellent élément d'action, pour le pays où il abonde, regrettons que l'Europe n'en possède ni puisse alimenter un semblable en aussi grand nombre, relativement à sa population, mais sans pouvoir espérer que le superflu des uns puisse arriver à suppléer l'insuffisance de l'autre.

CHAPITRE III

BERGERS ET BERGERIE

Laines exotiques, leur importance pour l'industriel européen. — Australie et Plata. — Histoire du mouton dans l'Amérique du Sud. — Le mérino espagnol. — Les Rambouillet. — Le mouton dans les terres vierges. — Première exportation de laine, en 1842. — Rôle des Irlandais et des Français. — Progrès depuis vingt-cinq ans. — Excursion dans les bergeries. — L'acheteur de laines. — Les laines en général. — Les marchés. — Les entrepôts. — Région du Nord et région du Sud. — Aspect d'une *estancia*. Les troupeaux. — Le *puesto*. — Le parc. — Le berger. — Le *pulpero*. — L'exploitation des troupeaux. — Les bâtiments. — La tonte. — Les reproducteurs. — Les béliers de race importés et indigènes. — Les clôtures de fil d'acier. — L'exportation des laines. — Importance du marché français. — Concurrence des laines exotiques. — Leur prix de revient et les dépenses de l'éleveur pampéen. — Prix de la laine française. — Emploi divers de sortes diverses. — Inutilité de la protection.

Dans l'Amérique du Sud, l'importation du mouton remonte à l'époque même des premiers établissements, faits sur la rive de l'estuaire de la Plata, cinquante ans environ après les explorations. La péninsule ibérique avait déjà la gloire classique d'avoir fabriqué, en Andalousie, de somptueuses étoffes de laine, vantées par les auteurs latins, et d'avoir fourni les premiers moutons de race mérine aux pasteurs des Bucoliques. Depuis quinze siècles, cette race s'était conservée, améliorée même, pendant les sept siècles de la domination des Maures. Cependant, il ne semble pas que les envois de moutons d'Espagne, faits aux colons jusqu'à la fin du xviii^e siècle, aient compris aucun type de la race mérine. Si l'on en juge par l'aspect des descendants des premiers béliers, qui, il y a cinquante ans encore, vivaient dans un état d'abandon complet, ceux-ci devaient appartenir à la race que l'on rencontre encore en Andalousie, qui porte cette laine longue, plus semblable à de la bourre qu'à de la laine, caractéristique des moutons pampéens de l'époque coloniale.

Avant de prospérer et de devenir la source la plus féconde

de richesses de ce continent, le mouton a eu à subir, en Amérique, un long stage, que lui imposait la nature même du terrain où l'on allait essayer de l'acclimater. On peut, aujourd'hui encore, par le seul aspect des terrains vierges, qui composent la plus grande partie de la pampa, se rendre un compte exact de ce qui se passa à cette époque lointaine.

Le sol pampéen était, alors, partout, comme il l'est aujourd'hui, dans les régions éloignées, envahi par une végétation sauvage, n'offrant à la brebis que de pauvres ressources, l'obligeant à des privations, et condamnant à périr tout ce qui n'était pas suffisamment armé pour le *struggle for life*, dans ce milieu inhospitalier.

Une seule chose peut surprendre, c'est que, des quelques brebis amenées d'Espagne, il ait pu en être conservé un nombre suffisant pour servir de souche aux cent millions de moutons, que l'on peut aujourd'hui compter, après un demi-siècle de soins. A l'heure actuelle encore, le pasteur qui émigre, avec ses moutons, de la région pampéenne du littoral vers celle où, depuis longues années déjà, seul le gros bétail stationne, doit faire entrer en ligne de compte, dans ses prévisions, une perte d'au moins 50 0/0 de son effectif, pour la première année ; il devra aussi prévoir qu'il ne pourra, avant deux ans, mener à bien la mise bas, s'attendre à perdre beaucoup de brebis mères et la totalité des agneaux. C'est une coûteuse entreprise, qui élève considérablement le prix d'un terrain qu'il faut ainsi couvrir des dépouilles de son bétail, après l'avoir payé à beaux deniers.

Le berger même, qui pousserait au delà de cette zone de transition, où l'acclimatation est pénible, pour prendre possession de champs plus éloignés du littoral, n'aurait pas à mener loin son expérience ; le premier hiver détruirait son troupeau.

Dans ces terrains, en effet, les graminées tendres, que le mouton recherche et peut digérer, ne sont pas acclima-

tes : si quelques-unes apparaissent sur le sol, elles fournissent, au bétail, une alimentation passagère, au printemps et à l'automne, pour s'étioler et périr aux premières chaleurs de décembre ou aux premiers froids de juin. Quand le gros bétail a séjourné sur le terrain six ou huit ans, non sans avoir, lui aussi, été éprouvé par cet acclimatement, aidé par les troupes de chevaux que l'on groupe par milliers, sans leur imposer d'autre labeur que de battre le sol de leurs sabots dans des courses en désordre, où ils se dépensent en bonds et en ruades, alors, seulement, le trèfle jaune, le chiendent d'hiver et d'été commencent à se développer, à trouver un sol plus ferme et plus substantiel où pousser leurs racines ; alors, le couvert est mis pour le troupeau de moutons, on peut dresser une tente et un parc. L'homme n'a pas donné un coup de bêche, ni confié au vent une semence ; le sol donne la vie à des graines qui semblent tombées du ciel, un rayon de soleil et une goutte de pluie suffisent à les perpétuer.

*
* *

De nombreuses tentatives, cependant, avaient été faites pour créer des bergeries : on cite des arrivages de mérinos dès 1780, surtout une première importation de cent brebis, envoyées de Rambouillet, par M. Ternaux-Compans, en 1828, à la demande de Rivadavia, cet homme d'État qui, pour n'avoir gardé la direction des destinées de son pays que pendant dix-huit mois, ne l'en a pas moins doté de toutes les institutions qui, plus tard, ont fait sa grandeur et sa fortune. Enfin, en 1840, un Anglais, portant un grand nom, le frère de Sheridan, importa d'Angleterre des animaux de race, employa des capitaux considérables à la création d'une bergerie de reproducteurs, à enrégimenter et à discipliner

les moutons créoles. Il échoua; sa ruine fut complète, et sa fin des plus tristes. C'était vraiment prêcher dans le désert, qu'appeler les pasteurs primitifs d'alors à prendre leur part de sacrifices de temps et d'argent, qu'ils considéraient fort mal employés, à recueillir ce menu fretin, ne donnant, en retour de soins attentifs, qu'un produit dont personne n'entrevoit l'emploi.

Ce produit, la laine, il eût fallu, pour l'obtenir choisir, dans la campagne, les meilleures sites, y réunir en troupeaux les brebis égarées, les y retenir. On le fera le jour où ce produit trouvera acheteur; jusque-là, à quoi bon? Cet acheteur ne se présenta pour la première fois qu'en 1842. On comptait alors, répartis entre quelques propriétaires, environ deux millions de moutons, épurés par une sélection, poursuivie à travers deux cent cinquante générations. Ils n'avaient jamais donné à leurs propriétaires d'autre profit que la joie d'offrir à leurs hôtes de passage un agneau gras, et quelques peaux pour en faire un lit. On en cite qui, fatigués d'offrir à des amis qui les refusaient le don de quelques milliers de moutons, inutiles et encombrants, se décidaient à les vendre au briquetier voisin pour, de leur chair, alimenter son four.

Quelques années encore, tous ces souvenirs disparaissent comme par enchantement, sont même oubliés jusqu'à être traités de contes invraisemblables par la génération qui suit. Il a suffi, pour cela, de l'effort de quelques hommes entreprenants, de leurs conseils et de leur exemple.

Pendant les dix premières années de cette évolution, la laine ne vaut guère plus que les cinq centimes que l'on paye encore pour la livre; les moutons d'Andalousie, devenus créoles et dégénérés, donnent un produit de sauvignon. De 1850 à 1868, le progrès est continu: chaque année, les registres de douane relèvent un accroissement dans l'exportation, les voiliers d'autrefois deviennent insuffisants, les vapeurs les remplacent, le nombre en augmente à mesure

que leurs proportions grandissent, ils emportent, par centaines de mille, les balles pressées et pesantes.

*
**

Vingt-cinq ans et quelques béliers! Ce temps très court et ces modestes éléments ont suffi à transformer, si bien, la race créole, qu'elle a disparu complètement.

11

Nous demandons au lecteur, pour nous mieux suivre, de supposer qu'il accompagne un acheteur de laines, commissionné par un groupe de filateurs, de tisseurs de Roubaix ou de laveurs du Gard, qui doivent la vie de leurs industries aux éleveurs de Buenos-Aires, et envoient, tous les ans, des agents acheter, sur place, les cent millions de kilos qu'ils absorbent.

Notre compagnon est gai; il a l'habitude de ces voyages. Depuis douze ans, vers la fin d'acût, il quitte l'Europe, après l'avoir parcourue pendant trois mois, pour visiter tous les marchés de laines, Breslau, le Havre, Liverpool, Anvers; vivant bien partout, faisant provision d'observations, d'instructions, d'ordres fermes ou flottants, garnissant son portefeuille de lettres de crédit indiscutables, délivrées par les meilleures banques de Londres et du continent. Mâtiné de Flamand, rubicond et blond, Belge, ou tout au moins semi-Belge de Roubaix, cet homme du Nord semble échappé de Gascogne, dès qu'il ouvre la bouche. Dans ce commerce des laines, c'est l'homme du Midi, celui qu'envoie Mazamet, qui est taciturne, il a un air humble, quelque peu hésitant, cadrant mal avec les grandes affaires qu'il traite; il ne sait

pas jeter au vent cette gaieté bruyante, un peu vulgaire, de commis-voyageur transocéanique, et tient trop à l'argent que l'homme du Nord gaspille, comme il le gagne, facilement.

La traversée de vingt-cinq jours, qui sépare Bordeaux et Marseille de Buenos-Aires, est, pour celui-ci, une longue occasion de gais propos, de paris au champagne, de *cocktails* corsés, où le bitter et le cognac se mêlent au jaune d'œuf en une mousse légère et excitante. Il débarque. L'accueil qu'on lui fait n'est pas pour l'attrister. On l'attendait. C'est le printemps; septembre va finir; il arrive à point, les ciseaux de tonte sont en branle; quelques jours encore, et les premières laines vont apparaître sur le marché. Allons avec lui inspecter les premiers arrivages.

A cinq heures du matin, le tilbury attend notre homme. Le tramway au besoin suffirait, chaque rue possède le sien et dès avant le jour est agitée du bruit de ses grelots et du galop rapide de ses petits chevaux toujours pressés. Les marchés aux laines sont aux confins de la ville. Ils reculent, tous les dix ans, sous la pression de la population; les places qui leur étaient, il y a vingt ans, réservées, sont aujourd'hui des quartiers élégants; les deux grandes esplanades, où ils se tenaient encore en 1880, sont déjà transformées en parc. On ne songe plus à les remplacer. C'était, en effet, des lieux de stationnement pour les grandes charrettes pampéennes qui, aujourd'hui, disparaissent ou, tout au moins, ne viennent plus jusqu'à la ville sur leurs roues, mais hissées sur des wagons-trucs.

Le marché se tient, donc, dans les deux gares terminus, celle de l'Ouest et celle du Sud, transformées en entrepôts. La première dessert la région la plus anciennement peuplée, terre d'alluvions, de gras pâturages, de laines fortes et lourdes; la seconde, la région du Sud, plus étendue et plus

récem ment occupée, où les pâturages sont plus grêles et plus variés; la laine qui en provient est légère et fine.

Le hasard a placé Buenos-Aires au point d'intersection de ces deux régions, si dissemblables; les deux marchés, qui se tiennent dans chacune de ces gares, distantes, à peine, de deux kilomètres, sont, tout à fait, différentes; les prix n'y sont pas les mêmes, l'aspect et la nature de la laine y sont très distincts.

Dans les hangars, à l'abri du vent, très vif au printemps, des tourbillons de poussière qu'il soulève, et du soleil déjà chaud à cette heure matinale, se presse un public, bigarré de ruraux et de citadins, gens de fortune et de grand crédit, habitués à traiter, là, entre eux, de grandes affaires, qui se liquident le samedi en gros chèques.

Tel Irlandais, colon arrivé, il y a vingt ans, peu lettré, au reste, rude travailleur, éleveur attentif, économe, quoique grand buveur, vient suivre de l'œil la vente de l'énorme produit de ses troupeaux; il possède, dit-on, cent mille têtes; ce n'est pas ce chiffre que l'on cote, dans ce lieu, où la toison seule comparait. On dit de lui: C'est un homme de dix mille, de quinze mille, de trente milles arrobes — chiffre majestueux, cette unité de poids représentant onze kilos et demi. — Il encaissera, demain, 2, 3 ou 400,000 francs, produit de sa tonte, n'en changera, pour cela, rien à sa vie ni à son costume pampéen, qui le ferait confondre avec le plus humble gaucho, si son langage ne dénonçait son origine britannique; il emploiera cet énorme revenu en nouveaux achats de domaines, où il pourra répandre le trop-plein de ses troupeaux.

Ce n'est pas avec lui que notre acheteur traite; des intermédiaires sont là pour cette négociation: éleveurs aussi, — tout le monde l'est un peu, — employant les capitaux fournis par l'élevage en opérations de crédit avec les petits

colons, qui recourent à eux et leur adressent, à la saison, leurs produits, affaires sûrement gagées. Ils savent le crédit que mérite le plus riche et le plus humble propriétaire, sont, mieux que lui, peut-être, renseignés sur les soins qu'il donne à ses troupeaux, le nombre de ceux-ci, la valeur des terrains qu'ils occupent, les chances de succès ou de ruine qui l'y attendent, les sécheresses ou les inondations qu'il peut redouter. N'ont-ils pas en mains la meilleure des preuves. En hommes expérimentés, ils savent reconnaître, à l'apparence de la toison, à son poids, à la résistance des brins qui la composent, la valeur de l'éleveur et de son terrain; ils savent les efforts, qu'il fait pour combattre la gale, ce grand ennemi de la laine, pour améliorer la qualité et le rendement par des croisements heureux. Ils savent le chiffre des moutons, et, par le poids total de la laine, leur valeur: cent brebis devant rendre, suivant leur race, facile à reconnaître à l'aspect de la laine, de dix à dix-huit arrobes.

Il y a des laines qui font prime, qu'elles proviennent de tel ou tel district ou de telle ou telle *estancia*. Certaines filatures de France emploient toujours les mêmes et connaissent le nom du producteur pampéen, sans avoir jamais eu avec lui d'autres relations que d'acheter, chaque année, sa laine à son consignataire.

L'acheteur, au reste, fort expérimenté, les reconnaît, dans les entrepôts publics ou privés, à leur aspect, à l'importance des envois; mais ce qu'il sait surtout, ce qu'il suppose presque sans erreur, après un léger examen, c'est le rendement au lavage de cet immense amas de toisons qui représente cent mille kilos.

Il en prend, en mains, quelques-unes; elles sont toutes roulées en boules, attachées d'un fil, montrent en dehors les racines blanches, jaunâtres ou bleues des mèches. Il rompt le fil, développe la toison, qui apparaît, alors, dans sa forme

primitive, si bien conservée, qu'on pourrait l'appliquer telle quelle sur le dos de l'animal qui l'a produite; vue de ce côté, elle est moins éclatante de blancheur, mais plus sincère, trop, quelquefois; il n'est pas rare d'y découvrir des détritits lourds et gras, que l'éleveur n'a pas voulu perdre et a recueillis là, comme un produit aussi de son troupeau.

Notre acheteur la soupèse, calcule la résistance des brins et rend son arrêt : c'est un ensemble de toisons qui rendra au lavage 32, 32 1/2 ou 33 0/0, de son poids total. Il se trompe rarement; s'il se trompait seulement de 1 0/0, une affaire jugée bonne pourrait être médiocre. L'ensemble de son inspection lui apprend ce que vaut la laine de l'année; il y a de bonnes et de mauvaises années, dans ce pays où les moutons ne connaissent pas les abris : l'hiver sec donne une laine maigre, l'été sec une laine galeuse, un printemps pluvieux une laine très propre.

*
* *

Les grandes gares ne contiennent que les arrivages du jour; ceux des jours précédents ont déjà pris le chemin des entrepôts privés. Autrefois simples barraques, elles ont conservé ce nom, sans prétention, en devenant ce qu'elles sont aujourd'hui, d'immenses hangars, couvrant des superficies de plusieurs milliers de mètres carrés, se développant autour de cours spacieuses, où évoluent les files de charrettes pleines. Entrons.

Le défilé de celles-ci est continu; pleines de sacs remplis de toisons, elles arrivent de la gare. Devant de grandes portes, le déchargement s'en opère; des piles, habilement construites, s'élèvent jusqu'à douze et quinze mètres, solidifiées par un revêtement de toisons bien posées et entassées, ne montrant à l'œil que des mèches éclatantes, semblables à des flocons cotonneux.

Plus loin, une de ces piles est déjà éventrée. Quelques hommes, en jupons courts de treillis, s'acharnent après elle, entassant les toisons sur une claie posée sur des tréteaux, devant laquelle un homme, debout, les examine une à une, et leur donne à chacune sa destination, suivant sa nature : c'est le classeur.

Homme pratique et de connaissances spéciales, il est, le plus souvent, français, et a fait son apprentissage dans un lavoir de laines. Il sait quel classement convient à chaque marché d'Europe. Le salaire, qui lui est alloué, est élevé; pendant les quelques mois que dure son travail, il n'est pas rare qu'il réunisse douze, quinze mille et quelquefois trente mille francs, suivant l'étendue de sa clientèle. Il est servi par plusieurs aides, travaillant à ses frais; leur tâche consiste à alimenter le tas où il puise, à relever ceux qu'il forme, suivant le classement, à les porter au point où fonctionne la presse.

Celle-ci présente une profonde ouverture de deux mètres, large d'un mètre, aux parois de bois épais et dur, où la laine s'empile; un manège à cheval opère la compression de bas en haut, en deux minutes; en même temps, la balle qui se confectionne est cerclée de lames minces d'acier retenant une toile, et sort tout habillée, prête à tomber sur la bascule pour y donner son poids et recevoir les marques et numéros, indiquant sa provenance, sa destination et son classement. Deux balles cubent un mètre et demi et pèsent une tonne; une charrette les emporte à la douane, qui les inscrit, et prélève un droit de sortie de 4 0/0. Il en passe ainsi trois cent mille par an.

III

C'était, autrefois, dans ces entrepôts que se traitaient toutes les affaires. L'acheteur, qui ne consentait, guère, à sortir de la ville, est devenu, peu à peu, le chemin de fer aidant, très friand de contrats, passés sur les lieux mêmes de production et traités avec le propriétaire. Suivons-le ; nous pourrons, avec lui, recueillir, chemin faisant, quelques observations, prendre contact avec l'éleveur, le simple berger, le tondeur et tous les hommes des champs, dont pas un ne saurait vivre sans s'occuper de laines.

C'est vers l'ouest et le nord qu'il prend d'abord sa direction : la toûte a, dans ces régions, quinze jours ou un mois d'avance sur celle du Sud ; dans les années où le printemps est doux, elle y commence fin septembre ; fin octobre, tout est terminé.

Le Nord est la région que les Irlandais tendent, depuis vingt ans, à accaparer ; l'éleveur français se rencontre, plus généralement, à l'ouest et au sud ; partout les grands propriétaires créoles sont nombreux, ils doivent leurs grands domaines à l'héritage ; les étrangers, au contraire, les ont acquis d'économies, produites par leur travail ; de là, des différences considérables dans la tenue des uns et des autres.

Les domaines créoles sont administrés, généralement, par des majordomes ; ceux des étrangers par eux-mêmes. Dans les premiers, on trouve, quelquefois, une grande habitation, quelque peu luxueuse, le plus souvent inhabitée ; le propriétaire y vient rarement, son absence n'empêche pas le passant d'y trouver l'hospitalité, mesurée à sa condition sociale plutôt qu'à celle de son hôte.

Dans les *estancias* irlandaises, l'habitation tient du cottage.

Elle se développe en rez-de-chaussée, agrandi, sans beaucoup d'art, à mesure que l'argent est devenu facile : une véranda forme, autour, un promenoir frais où les plantes grimpantes, le jasmin, le bougainvilliers s'enroulent ; à l'intérieur, tout est anglais, meubles et décorations, boîtes à coquillages, keepsakes et chromolithographies ; l'hospitalité est écossaise et la cuisine américaine. C'est la maîtresse ou ses filles qui servent, modestement debout, autour de la table, où les hommes s'asseyent, où s'accumulent des victuailles de toute espèce, gibier, volailles, jambon, tout excepté ce que le troupeau pourrait fournir et qui serait banal.

Quels que soient le propriétaire et l'étendue du domaine, l'aménagement de la terre est, partout, le même ; la plaine où le bétail s'épand n'est remarquable que par son uniformité. Vos yeux ont beau chercher, nulle part autour de vous le troupeau n'apparaît ; la plaine immense a son microbe : le mouton innombrable est invisible, il est l'infusoire de la pampa.

La demeure du berger n'a pas beaucoup plus de relief. Par un étrange effet d'optique, elle est moins facile à distinguer à mesure que la lumière du jour est plus vive ; on ne la perçoit bien qu'à l'heure du crépuscule, quand, tout autour de vous, dans un lointain, difficile à mesurer, les lumières s'allument, scintillent, à travers les portes ouvertes, vous révélant la topographie du domaine, la position et le nombre de ses habitants.

Les chaumières des bergers, que l'on appelle *puestos*, postes, sont situées sur les points les plus élevés et sur la lisière du domaine, à un kilomètre, environ, l'une de l'autre, de façon que les moutons, en sortant du parc, trouvent, devant eux, un espace libre, généralement de deux kilomètres de profondeur, ce qui donne, pour chaque *puesto*, deux cents hectares de superficie, où ils peuvent paître, en marchant devant eux,

sans violer les pâtures du voisin, ni se mêler à son troupeau.

Le *puesto* se compose de deux pièces ; une porte y donne accès, les fenêtres y sont rares, sinon inconnues ; auprès, un parc, clos de planches de bois de sapin, à claire voie, où les moutons passent la nuit, pour en sortir le matin. Dans ce carré de cinquante mètres de côtés, suffisant à loger deux mille moutons, les détritits qu'ils y laissent s'accumulent jusqu'à former, après quelques années, un monticule de plusieurs mètres de hauteur, de la même richesse et nature que les îles Chinchas, se délayant en boue horrible, sous les pluies d'orage, se répandant, pendant les jours de sécheresse, en tourbillons de poussière âcre : richesse perdue, que personne ne songe, encore, à reprendre, pour la répandre sur le champ, où la famille ne puise autre chose que l'aliment de son foyer ; coupé en tranches et séché à l'ombre, c'est un excellent combustible, d'une fumée et d'une odeur exécrables.

L'unité de division des domaines est la lieue carrée, espagnole, de deux mille sept cents hectares, à laquelle on substitue actuellement la lieue nationale de deux mille cinq cents hectares. On peut compter, par lieue carrée, dans la région la mieux préparée, quinze *puestos*, disséminés sur la ligne ; le centre du domaine, restant réservé au gros bétail et aux chevaux.

Comme il ne suffit pas, pour connaître la valeur vraie du produit, d'en causer avec le propriétaire ou son majordome, dirigeons-nous vers chacun des *puestos*.

L'habitant en est quelquefois locataire ; le plus souvent c'est un métayer ; quel qu'il soit, il est très méticuleux sur le respect des formes et de la politesse. Il ne vous verrait pas, sans surprise, vous diriger, au galop, vers son troupeau, sans être passé, d'abord, devant sa porte, et lui avoir demandé

permission de le faire; même si vous êtes accompagné du majordome, celui-ci, supérieur direct des métayers, se conformera à cet usage.

Après un galop de quelques minutes, le *puesto* est devant vous; l'aspect en est triste, toujours le même, à quelques détails près. C'est partout le même parc, la même construction, le même cheval étique, attaché au même pieu, les mêmes peaux de moutons étendues et séchant au soleil, autour desquelles les éperviers s'agitent en poussant de petits cris aigus, qui témoignent de leur joie ou de leur inquiétude; chargés de l'hygiène du lieu, ils utilisent tous les débris de chair putrescible, nettoient les carcasses des animaux morts. Du plus loin qu'ils vous ont vu, une bande de vanneaux armés vous a servi d'escorte et d'avant-garde, annonçant à tous les habitants votre arrivée : le berger est donc sur sa porte.

Avant qu'il ait paru, quelques détails spéciaux vous ont révélé, du premier coup d'œil, son caractère et sa nationalité. Un semis de pastèques et de citrouilles vous indique que le maître est créole; un cheval de course, attaché à l'ombre, le nez dans une musette, que c'est un gaucho, joueur et peu soigneux, dépensant son avoir en paris de course et en beaux atours; un jardin fermé, divisé, planté de quelques arbres, semé de luzerne et de maïs, vous révèlent un étranger soucieux de son bien-être, et un troupeau soigné; la maison, sans être luxueuse, a meilleur aspect que les autres, la cuisine est à l'écart. C'est là, le plus souvent, que l'on est reçu, autour du foyer toujours allumé, au milieu de la pièce. Rien de triste comme la vie que cette pauvreté comporte. On est surpris de voir des hommes, venus de loin, y oublier le bruit de leurs villages et s'y plaire, prendre goût à cette contemplation, à cette solitude oisive. Beaucoup en rompent la monotonie en poussant leur cheval chaque soir et quand la nuit est tombée et le troupeau rentré, vers la *pulperia*, l'assommoir pampéen.

La *pulperia* est la vraie ennemie du troupeau, aussi le propriétaire des grands domaines a-t-il soin de canaliser, à son profit, ce mal nécessaire, en l'installant lui-même, et obligeant ses métayers à n'acheter leurs provisions que chez lui. Il peut, ainsi, diminuer le débit des denrées dangereuses, surtout régler la dépense du consommateur en lui mesurant le crédit, que la laine soldera, à la fin de l'année.

*
*
*

Il nous reste à voir le troupeau : on nous l'indique, au loin, paissant, seul, sans gardien : le mieux gardé est celui qui l'est le moins, ou du moins de plus loin ; la présence du berger le gênerait, l'empêcherait de paître à son aise, de se coucher quand il en a envie. Il ne faut pas moins que le berger ait l'œil ouvert et soit prêt à accourir à la première alerte ; son cheval est là à tout événement. Dans le troupeau de mille cinq cents à deux mille têtes, les sexes et les âges sont mêlés. Ce n'est que dans les grandes stations que les brebis, les moutons et les béliers forment des groupes distincts ; dans les petites, tout est mêlé, ce qui n'est pas sans de grands inconvénients.

Le *puestero* est, le plus souvent, métayer, possède le tiers de son troupeau, donne ses soins au reste, pour le compte du propriétaire, qui fournit, en échange, le terrain, le *puesto* et le parc. Le métayer n'a pas à traiter du prix de la laine, il le recevra des mains du propriétaire, après la tonte, qui se fait au chef-lieu de l'*estancia*, où chaque berger amènera tour à tour ses brebis.

Ce chef-lieu est le centre de l'exploitation, il comprend l'ensemble de tous les bâtiments nécessaires : la laine seule en exige ; le gros bétail n'en requiert d'aucune sorte, il n'a d'autre mission que de croître et d'engraisser en plein air. Si

quelques vaches sont dressées à apporter leur lait à la ménagère, un piquet suffit pour les attacher à l'heure de la traite elles sont immédiatement relâchées.

Pour les bêtes à laine, c'est autre chose. Le parc, qui suffit au *puestero* pour son troupeau isolé, est, ici, flanqué de bergeries abritées, où s'élèvent les brebis et les béliers de race, en nombre plus ou moins considérable, suivant l'importance de l'*estancia*, la valeur de la terre, la fortune du maître. Les parcs y sont nombreux : les uns, destinés à séparer les brebis nées de croisements, que l'on accouplera avec les béliers de race ; d'autres, où l'on met en réserve la descendance de ceux-ci ; d'autres, où se rangent, en groupe isolé les béliers que l'on ne répandra dans les troupeaux qu'à l'époque de la lutte, dans la proportion de un par quatre-vingts brebis ; dans d'autres, enfin, on enferme les moutons et les brebis retraitées, dont on presse l'engraissement pour s'en défaire.

Plus loin, s'alignent les hangars où se fera la tonte et où s'emmagasine la laine.

Auprès s'étend le bain, où, après la tonte, les brebis viendront se tremper dans une dissolution d'eau et d'arsenic, pour se guérir de la gale ; tous les troupeaux doivent y passer. Tondues ras, gênées par leur nudité, bêlantes, elles arrivent, par groupes de mille, descendent par dizaines, ou, plutôt, glissent sur le plancher en pente, jusqu'à plonger dans le mélange, où des hommes bardés de cuir les prennent, les plongent, les frottent et les lâchent, pour qu'elles remontent du côté de la sortie, mouillées et s'égouttant ; le soleil a bientôt fait de leur faire oublier ce mauvais moment. Si le bain a été bien donné, l'acarus est à peu près détruit, et la laine poussera, drue et forte ; sinon, il faudra, en février ou mars, recommencer les soins ; mais, à cette saison, la laine est déjà trop haute pour que l'on puisse donner de nouveaux bains, c'est à la main que le remède sera appliqué.

On procède à la tonte. Un troupeau est rangé dans un parc spécial, son berger le dirige. Sous le hangar, dix, vingt, quelquefois cent tondeurs, hommes, femmes, enfants, agitent de grands ciseaux, désignés sous le nom de *forces*, faits d'une tige d'acier recourbé et se terminant en deux lames larges et pointues.

Chaque brebis, prise par la patte, est roulée, ficelée, déposée sur le plancher, où le tondeur la saisit. Quand il la lâchera, nue, pour la laisser rejoindre son troupeau et paître en liberté, il recevra un petit carré de fer-blanc qu'il échangera contre le salaire, fixé à tant par tête, 15 ou 20 centimes, suivant les fluctuations de l'offre et de la demande.

La toison est restée sur le sol, à plat, d'un seul morceau; un aide la prend, la roule, l'attache et la classe; le contrôle sera facile, le nombre des toisons correspond à celui des bons à payer et à celui des bêtes du troupeau, qui sont, elles aussi, comptées avec soin, pour contrôler la gestion du berger. Il doit, en effet, représenter les peaux des animaux morts ou consommés; il reçoit son congé, à cette heure des règlements annuels, si l'augmentation du troupeau n'a pas été satisfaisante, si les brebis ne témoignent pas de soins suffisants par la quantité et la qualité de la laine.

Notre présence dans le hangar n'a pas arrêté le travail, et semble plutôt l'avoir activé, sans modérer l'allure des quolibets que les tondeurs échangent entre eux: on aime, beaucoup montrer, à un étranger, son adresse et son esprit, on aime, plus encore, l'exercer à ses dépens, dès qu'il a le dos tourné; il fait, alors, les frais des plaisanteries gouailleuses, qu'à peine, au reste, il comprendrait, s'il lui était donné de les entendre.

Tous les tondeurs sont indigènes, tous revêtus du costume traditionnel du gaucho, bottes, braies, poncho et chapeau de feutre, le foulard ponceau autour du cou. Ils oublient, pour quelques jours, leur indolence native; les habiles gagnent,

à ce travail, plus de 20 francs par jour. Tant que la température est douce, le temps sec, les ciseaux ne s'arrêtent pas; après une brebis, une autre, on comptera ainsi jusqu'à dix et vingt mille; au delà de ces gros chiffres, on subdivise l'administration.

Ce travail égaye, pendant quinze jours, le domaine où il s'opère, sans que la campagne en soit plus animée. Elle l'est moins, peut-être, encore que de coutume; tout le monde est à l'ombre, courbé sur son travail, personne ne songe à galoper, oisif, à travers la plaine. De loin en loin seulement, apparaît une charrette vivement trainée par deux ou trois chevaux, c'est le boulanger ambulante ou le marchand de pêches et de pastèques; ils savent où le travail est commencé et, sûrs de leur clientèle, dont la gourmandise est le premier des vices, ils viennent lui offrir les friandises recherchées, du pain, des gâteaux au caramel, auxquelles on ne saurait résister, tant que l'on possède en poche un centavo.

Ce n'est pas que la nourriture soit parcimonieusement servie à tout ce personnel, les repas sont abondants, la viande à discrétion, un cuisinier de rencontre est chargé du soin de la préparer, la nourriture se donne, même les jours où le travail est suspendu, quand la température fraîchit, après les pluies.

Ce sont là jours tristes. Le berger a beau avoir scruté le ciel, dont il connaît les caprices, quelquefois un changement subit de température, contre-coup d'un orage lointain, dont le centre est à trois ou quatre cents lieues de là, que rien n'a signalé, que dénonce seulement une odeur fraîche de terre et d'herbes mouillées, apportée par le vent, fait baisser le thermomètre de dix ou douze degrés. Le vieux proverbe est vrai : Il faut qu'à brebis tondues Dieu ménage le vent; sinon, c'est un désastre. Dans le parc où, privées de leur laine, elles ont passé la nuit, on comptera quelquefois mille cadavres, nus et blancs, sur le sol noir; les chauds rayons

de l'aurore font, avec ce spectacle, un sombre contraste, qui rend plus cruelle encore, pour le berger ruiné, l'œuvre de la nuit froide, s'étalant irréparable, sous le soleil levant.

Que ne fait-on des abris? Après les grands désastres, on y songe toujours; puis, on calcule que cette prime d'assurance serait trop lourde; il est moins coûteux de se promettre, pour une autre fois, plus de prudence et moins de dédain pour les avertissements du baromètre.

Sauf ces accidents, qui ne causent pas grand trouble, et n'attristent que celui qu'ils atteignent, — le paysan n'est pas, de nature, compatissant, il l'est ici moins qu'ailleurs; — les jours de pluie, qui interrompent la tonte, sont des jours gais; l'oisiveté s'impose, on occupe ces loisirs, en paris, courses, jeux de hasard, danses et séances de guitares, où les couplets naissent sous l'improvisation du *payador*, trouvère pampéen.



Pendant que la tonte continue; en attendant qu'acheteur et vendeur se soient mis d'accord sur le prix de la laine, après de longs pourparlers que l'homme des champs mène avec lenteur, nous pouvons examiner, en détail, les aménagements de la station, destinés à l'abri des béliers et à ce travail continu de l'amélioration de la laine, obtenue par celle de la race.

L'importation des béliers de race était, il y a encore un quart de siècle, une entreprise compliquée; elle est toujours coûteuse, mais, avec les steamers réguliers, bien aménagés, elle ne comporte plus les mêmes fortunes de mer. Tous les vapeurs qui partent d'Europe emportent quelque étalon ou taureau de prix, des béliers et des brebis en nombre. Tous ont une valeur, assez élevée, pour justifier les frais considérables d'un transport à cette distance.

C'est de Rambouillet que se font les expéditions les plus

considérables, c'est le mérino de cette provenance, qui a toujours eu le don de séduire les éleveurs, à cause de sa taille et de sa grande production de laine. Le type recherché est celui du mérino importé d'Espagne à Rambouillet, de haute taille, à tête forte, aux cornes volumineuses, à la toison très étendue, cachant le front, les joues, s'étendant jusqu'au nez et à la naissance des ongles, couvrant, ainsi, entièrement, les membres et le dessous du ventre.

Avec les Rambouillet, les Negretti jouissent de quelque faveur, mais moins générale. On cite cependant une bergerie, possédant un bélier de cette race, né dans le pays, dont un éleveur français a offert cinquante mille francs, qui ont été refusés. Cette variété du mérino, se distinguant par sa taille plus petite et sa laine à mèches courtes, d'un brin moins fin, est la plus recherchée en Russie et en Autriche-Hongrie, mais perd du terrain partout ailleurs ; dans la pampa, la question de la supériorité de l'une ou l'autre race n'est pas résolue, pas plus que ne l'est celle des races anglaises, que quelques éleveurs ont introduites, entre autres, celles des south-down et des lincoln, grands producteurs de viande et de laine sans valeur.

On suit ici, partout, le système des bergeries de progression. Quelques-unes contiennent des animaux de races pures, s'attachent à perpétuer cette pureté, sans demander, à l'étranger, autre chose que quelques individus de même race et d'autre provenance pour renouveler le sang. Ils donnent à ces béliers des brebis indigènes, en vendent tous les ans les produits, dans des ventes publiques où les éleveurs viennent se fournir. On compte, à peu près, une douzaine de ces grandes bergeries, entre lesquelles une émulation constante est établie ; c'est le public qui décerne les récompenses en payant plus ou moins cher les produits.

Avec les sujets ainsi achetés, les éleveurs plus modestes

constituent, chez eux, de petites bergeries, moins luxueuses, où ils entretiennent, sous des abris et avec une nourriture spéciale, une ou deux paires de béliers, destinés à féconder leurs brebis de choix et à fournir des béliers pour leurs troupeaux.

Ces descendants de noble race sont élevés en plein air, et préparés pour la vie, sans abris, qu'eux et leur progéniture devront supporter. Ils doivent résumer et perpétuer les doubles qualités héréditaires, exigées par les conditions locales de l'élevage, résistance aux intempéries, production abondante de laine. La résistance, la race indigène est en mesure de la perpétuer, mais l'introduction continue du sang étranger la diminue.

Il faut donc une assez longue préparation pour éviter que cette diminution de la force de résistance n'expose le troupeau à être décimé à la première aventure climatérique. C'est là le grand écueil de l'élevage pampéen à l'air libre, sur des pâturages naturels que le travail de l'homme n'a rien fait pour modifier. On ne saurait, dans l'amélioration de la race, procéder avec trop de précautions. Le premier soin doit être de défendre les qualités assurées de la race créole par une longue sélection: des éleveurs, trop ambitieux, ont vu périr tous leurs troupeaux métis à la suite d'une pluie froide venue hors de saison, quand d'autres, moins précieux et plus rustiques, survivaient. C'est, on le voit, un travail à plusieurs degrés qui exige, chez ceux qui l'entreprennent, des connaissances étendues, une surveillance très éclairée. Le résultat a été considérable, sans cependant qu'il puisse être comparé à ce que des efforts mieux dirigés et à plus grands frais ont produit en Australie.

Aujourd'hui, en même temps que les bergeries se multiplient, même au loin, et soignent les croisements, l'agriculture, elle aussi, gagne du terrain, et prête son aide à l'élevage;

chaque station possède des surfaces, semées en luzerne, des champs de maïs qui apportent un utile renfort aux troupeaux pendant les gelées et les sécheresses; quelques propriétaires ont essayé, avec succès, l'ensilage. Ce n'est pas un spectacle peu curieux, que celui d'un troupeau de moutons, se jetant, avec voracité, sur cet aliment, que conserve le silo; son aspect est celui d'herbes pourries, d'une odeur de tan, fraîchement extrait des fosses de tanneries, repoussante pour le moins pour notre odorat, agréable, il semble, à celui du mouton.

Enfin, l'élevage est à la veille de subir une nouvelle transformation, sous l'influence des clôtures de fil d'acier, qui se dressent, partout, et divisent les grands pâturages libres d'autrefois en enclos. Quelques propriétaires, après avoir clos leurs stations, première défense contre le voisin, qui permet d'utiliser les moindres recoins de la propriété jusqu'aux limites extrêmes, sans avoir à surveiller celles-ci ni les défendre, ont vite reconnu que le vrai progrès consiste à subdiviser le domaine. Cela permet de laisser le troupeau, fût-il de dix mille bêtes, paître en liberté, sans gardien, de supprimer le stationnement de nuit, dans le parc, surtout, d'ouvrir et de fermer alternativement certaines sections au bétail; les frais sont ainsi réduits, la multiplication plus rapide.

Dans la région du Nord de la pampa, cette œuvre est très avancée: le haut prix de la terre y justifie cette dépense, les pâturages, reconnus bons pour moutons, y atteignent déjà le prix de 500 francs l'hectare, à dix lieues de Buenos-Aires, valeur, qui va en décroissant, à mesure que l'on s'éloigne de cette ville, sans tomber au-dessous de 200 francs l'hectare, pourvu qu'ils aient les qualités exigées par le berger. Dans le Sud, les domaines sont plus vastes, l'humus moins riche, le pâturage moins élaboré, les meilleures terres

à brebis n'y valent pas plus de 300 francs l'hectare, à dix lieues de Buenos-Aires, et les plus éloignées moitié moins.

A mesure que l'on s'éloigne et que les grands domaines se partagent, entre quelques propriétaires de grandes étendues, occupées, surtout, par les bœufs et les chevaux, le commerce des laines se fait d'après l'ancienne méthode ; les acheteurs européens ne vont pas si loin, ils s'en rapportent à leurs agents, commerçants du lieu, les *pulperos*, qui, concentrant tous les échanges de la campagne, se trouvent naturellement, à la fin de l'année, détenteurs de toutes les laines de leur clientèle, qu'ils reçoivent en paiement des fournitures de l'année.

Il y a un *pulpero* à peu près par lieue carrée, jusqu'à vingt lieues de Buenos-Aires, au delà, le nombre en diminue plus ou moins rapidement, suivant que la terre du district est plus ou moins riche ; c'est ce nombre qui donne la mesure de la prospérité d'une région, plus encore que de ses vices, qui sont les mêmes partout, mais plus faciles à satisfaire là où la terre est meilleure.

Une terre bien choisie est, en effet, le principal élément de prospérité de l'éleveur. Il ne faut pas le critiquer de ce qu'il attend, de la nature, son succès ou ses revers ; sans le secours de celle-ci, sans l'aide d'un sol qui lui fournisse, à toutes saisons, l'aliment de son troupeau, il pourra s'épuiser en travaux coûteux, faire grande dépense d'intelligence, mais restera en route ; une sécheresse persistante, des gelées trop longues, une inondation emporteront, en quelques mauvaises journées, le fruit de longs efforts. Ces maux pourraient à peine être amoindris par la prévision ; la prévision coûte trop cher ; l'éleveur pampéen doit continuer à être un éleveur à bon marché, ou ne pas être. L'espace qu'il a, devant lui, à conquérir, encourage la théorie qui le pousse à s'étendre ; le bas prix de quelques produits de l'élevage, la viande, par

exemple, ne l'excite pas encore à compenser la différence du revenu par une surproduction ; il ne voit qu'un des côtés de la question, et se dit : A quoi bon produire plus, puisque le produit actuel ne trouve déjà acheteur qu'à bas prix ? L'avenir lui apprendra que l'homme n'est sur la terre que pour produire toujours plus et toujours mieux ; s'il a une autre mission encore, ce ne peut être que celle de consommer autant qu'il produit.

*
* *

Toutes les laines de la Plata sont expédiées en Europe, qui en reçoit plus de trois cent mille balles, en même temps que cent cinquante mille de peaux de moutons, représentant six à huit millions de bêtes abattues, pour la consommation, ou détruites par les maladies ; quelquefois, celles-ci, fomentées par un état climatérique nuisible, causent des ravages que tous les efforts sont impuissants à combattre. C'est ce qui s'est produit en 1886 ; de juin à août, l'hiver a été sec et froid, des gelées continues ont brûlé les pâturages, une épizootie de *strongylus filaria* s'est développée chez les animaux, affaiblis par les privations, et l'on estime à vingt-cinq millions de moutons le nombre des victimes, chiffre facile à établir et à contrôler, en relevant les arrivages journaliers de peaux de moutons, reçues à Buenos-Aires, de la campagne, pendant cette période.

C'est surtout la France qui absorbe ces énormes envois. Ajoutons même que, des quantités expédiées sur Anvers, la plus grande partie n'a jamais fait que traverser ce port, choisi, depuis longtemps, par les filateurs de Roubaix, de Tourcoing et de Reims, en raison de son voisinage. Depuis peu, grâce à une mesure sage du gouvernement français, le port de Dunkerque, que l'on ne croyait pas appelé à un si rapide développement, lui fait une concurrence active. C'est une histoire curieuse.

Les premières laines de la Plata ont été importées, en 1850, à Anvers, qui en reçut quatorze cents balles; en 1880, ce port en recevait deux cent mille, donnant un poids de cinquante millions de kilos, contre quarante-cinq millions importés en France. Anvers était devenu le grand marché pour tous nos industriels du Nord et de la Champagne, et bénéficiait des commissions, courtages, fret, transports, escompte de négociations de traites, auxquels donnait lieu ce trafic considérable, que payaient, à l'étranger, nos industriels. Ce préjudice, qui était causé à toutes les branches de notre commerce, avait son origine dans une erreur de nos règlements de douane. Les laines de la Plata étaient, en effet, frappées d'un droit de 3 fr. 60 par cent kilos, qu'elles vinssent directement du pays de production ou de ports de transit, pendant que les laines d'Australie, que nous ne consommons guère, n'étaient frappées de ce droit que si elles provenaient de ports de transit. Ce droit ne frappant plus, depuis 1880, les provenances directes, le résultat ne s'est pas fait attendre. Le port de Dunkerque a reçu, en 1881, douze mille balles; en 1883, soixante-dix-sept mille; en 1885, plus de cent mille, de la Plata; le port d'Anvers a vu, pendant la même période, diminuer, d'autant, les quantités qu'il recevait. La démonstration est faite; c'est bien la France qui est le grand pays de consommation de laines de la Plata, personne n'a encore émis l'idée qu'il fallait arrêter ce courant; nous devons examiner s'il y aurait, à le tenter, quelque danger ou quelque intérêt.

V

Telle est la condition sociale de l'éleveur pampéen, tel est le milieu dans lequel s'élaborent les cinq cents millions de kilos de laines sans lesquels les industries anglaise, française

et allemande ne pourraient plus aujourd'hui subsister. Quelle influence cette production peut-elle avoir sur le consommateur et le producteur d'Europe ?

Ce qui nous semble ressortir tout d'abord de notre étude, c'est que la production, que nous avons analysée dans ses moyens et dans ses résultats, si elle n'est pas aussi spontanée que celle des pépites, est, du moins, de son essence, facile, peu laborieuse et peu coûteuse.

Le capital d'achat du troupeau représente une petite somme : on pouvait, au commencement de l'année 1886, se procurer, dans la pampa argentine, autant de brebis de reproduction que l'on eût pu en souhaiter, au prix minime de 2 fr. 50 par tête ; depuis, une année, climatériquement mauvaise, a décimé les troupeaux, et diminué de vingt millions de têtes le capital existant ; la laine, d'autre part, a subi, sur les marchés d'Europe, une hausse de 40 0/0 sur le prix de 1885, deux motifs qui entraînent une plus-value du porteur, mais non pas à des prix inaccessibles. On parle de celui de 5 à 6 francs par tête. C'est, du reste, le taux normal et qui n'a pour ainsi dire pas varié depuis vingt ans, malgré l'amélioration générale des troupeaux, leur plus grande production, et la qualité actuelle de leur laine.

Ce qui, par exemple, s'est modifié du tout au tout, c'est le prix de la terre. Il y a vingt ans, cet élément était à peu près négligeable ; on pouvait se procurer, à des prix insignifiants, de grandes surfaces, mais, peu à peu, la multiplication du bétail, la concurrence de l'agriculteur ont si bien élevé le prix, surtout celui des prairies naturelles de grand rendement spontané, qu'il faut, aujourd'hui, payer, pour la location annuelle, un prix au-dessus de celui que l'on demandait alors pour la propriété.

Les meilleures prairies, situées au Nord, à proximité de la ville de Buenos-Aires, de lignes de chemins de fer importantes et de l'immense fleuve le Parana, valent, aujourd'hui,

de 800,000 francs à 1 million et demi la lieue carrée de deux mille cinq cents hectares, soit 400 à 600 francs l'hectare; la location pour deux cents hectares, nécessaires à un troupeau de deux mille têtes, vaut 3,000 francs par an, dans cette région, soit 15 francs l'hectare.

Il faut s'éloigner, surtout vers l'Ouest et le Sud, pour trouver des terres à des prix plus abordables; la terre n'y est pas entièrement élaborée pour cette destination, l'agriculteur ne peut y pénétrer, faute de moyens de transport faciles à bon marché. La concurrence y est moins grande et le rapport moindre. On peut louer, aux prix de 25, 20, et 10,000 francs ces terres qui valent de 100 à 300,000 francs la lieue, et les répartir entre le petit et le gros bétail. Plus loin on peut encore, pour 30 ou 40,000 francs la lieue, acheter des terres fertiles, que les Indiens ont longtemps occupées, qui peuvent, déjà, recevoir mille à deux mille bœufs et six à huit mille moutons par lieue.

Le prix de chaque lot, pour l'achat et pour la location, se raisonne, en tenant compte de la distance, des moyens de transport et du nombre de têtes de bétail, qu'en raison de sa nature et de sa topographie, il peut porter et nourrir, en toutes saisons, sans l'aide de la culture. Beaucoup d'éleveurs préfèrent les régions, où, le prix étant moindre, ils peuvent donner plus de champ à leurs troupeaux, et ne pas en utiliser toutes les parties en toutes saisons; le résultat leur donne raison. Il faut, en effet, attribuer la grande mortalité de l'hiver de 1886, et celle, à peu près continue, depuis dix ans, des agneaux, à la trop grande agglomération d'animaux, qui est devenue la règle, imposée par le prix élevé de la terre. Le berger ne se décide pas à recourir à l'aide de l'agriculture, il veut rester un producteur à bon marché; le résultat est souvent désastreux. Il est tout autre, là où le bétail a devant lui l'espace, mais l'heure est loin où l'éleveur pampéen consentira à faire entrer en ligne

de compte autre chose que ces deux éléments : le prix de la terre et le capital engagé, auxquels s'ajoutent des frais de garde très minimes. Voici comment il établit son compte pour un troupeau de deux mille têtes :

	francs
Loyer de la terre.	3.000
Intérêt du capital d'achat (10.000 francs).	1.000
Frais de garde.	800
Frais de tonte et transports.	250
	<u>5.050</u>
Produit. — Laine, 18 arrobes par cent têtes à 17 fr. 50.	6.300
Augmentation par les naissances.	2.500
Produit de l'engraissement et des ventes.	2.000
	<u>10.200</u>

Pour compenser les aventures imprévues, qui rendent certaines années désastreuses, on peut diminuer ce chiffre de 25 0/0. Si le prix du loyer est moins élevé, le produit peut augmenter, mais sans se modifier beaucoup : on peut, pour préciser, poser en principe que la brebis donne, en moyenne chaque année, un produit égal à sa propre valeur, c'est-à-dire qu'une brebis qui vaut 5 francs donne un produit d'une valeur de 5 francs ; le terrain qu'elle occupe, les soins qu'elle exige représentent une dépense de 2 fr. 50. Telle est la loi de la production dans la pampa. Les grosses dépenses que font certains éleveurs, pour améliorer le sol ou la race ont, certes, pour corollaire, une augmentation de produits, mais le temps est loin encore, où l'élevage scientifique et à grands frais sera en mesure de prouver sa supériorité sur l'élevage primitif.

En France, en Angleterre, en Allemagne, on a jugé la démonstration faite, et l'on a résolument diminué le nombre des animaux pour augmenter leur poids vif : chacun de ces pays entretient actuellement, à peine, les deux tiers des moutons qu'il possédait autrefois, mais le poids total de ce nombre

réduit dépasse celui des troupeaux anciens. On ne s'est pas arrêté là, tous les efforts ont tendu à dénuder le mouton, à arrêter le développement de la toison. Il est facile de se rendre compte du résultat obtenu, en considérant, dans la campagne ou sur les marchés, l'aspect général des moutons; tandis que, dans les pays exotiques, la laine les couvre tout entiers, ici, c'est à peine si leur dos est abrité, les membres sont entièrement à nu. En même temps, le corps augmente de volume, les pores, par lesquels croît la laine, s'élargissent, la fibre devient épaisse et forte; le contraire se remarque dans les grands pays d'élevage, l'animal, robuste et mince, donne une laine à fibre fine, que les croisements tendent toujours à améliorer dans ce sens.

Il est hors de discussion que la masse énorme de produits exotiques a développé l'industrie européenne, enrichi le filateur et le tisserand, multiplié les lavoirs et les teintureries, fait naître les entreprises de transport, le commerce, augmenté le nombre des intermédiaires et des banques, qui vivent des échanges ainsi créés; mais, ce que l'on sait moins et ce que nous voulons établir, c'est que le prix de la laine indigène, loin de s'être abaissé en Europe, et particulièrement en France, s'est toujours élevé à mesure que l'importation des laines exotiques augmentait.

C'est là un fait peu connu qu'il faut bien divulguer; on croit que l'éleveur exotique a écrasé le marché des laines et fait baisser le produit français, quand c'est tout le contraire qui s'est produit. Un économiste allemand a démontré, avec preuves à l'appui, extraites des mercuriales du marché de Breslau, le plus important pour les laines européennes, que, au cours du demi-siècle qui s'est écoulé depuis 1836, pendant lequel s'est accentuée, chaque jour davantage, l'importation des laines exotiques, on a vu baisser de 20 0/0 les laines extra-fines, qui sont celles que ces pays produisent exclusivement; de 5 0/0, les laines fines, et, par contre,

s'élever de 10 0/0 le prix des laines moyennes, et de 7 0/0 celui des laines ordinaires.

Or, ce sont les pays d'Europe, seuls, qui produisent des laines moyennes et ordinaires, les laines à peigne; c'est le cas, particulièrement, de la France.

A ce fait il faut ajouter qu'à mesure que les manufactures emploient davantage les laines coloniales, elles doivent mettre en œuvre plus de laines françaises. L'emploi des unes et des autres est proportionnel. Le tissage mécanique exigeant que les chaînes soient beaucoup plus fortes, les laines européennes, plus longues de mèches, plus nerveuses, sont, de plus en plus, recherchées et payées plus cher pour la confection des chaînes, pour lesquelles les laines exotiques fournissent la trame. Le prix des laines françaises s'en est tellement élevé que l'on ne saurait les employer pour la fabrication des étoffes de qualité ordinaire.

L'erreur, dans laquelle tombent ceux qui regrettent l'extension de l'élevage exotique, provient de ce qu'ils considèrent, à tort, comme un désastre, de ne plus pouvoir produire de laines fines, en concurrence avec les produits exotiques, quand c'est précisément la laine ordinaire de France qui est la plus recherchée, que la laine fine se paye moins cher et que l'augmentation bienfaisante de production de la laine fine exotique ne fait qu'augmenter la consommation de la laine forte de France.

Demander la protection douanière contre l'importation des laines exotiques, c'est donc aller contre l'intérêt de l'agriculteur français, aussi bien que de l'industriel.

A qui donc les grandes villes manufacturières, qui se sont élevées depuis un demi-siècle, doivent-elles l'existence, en même temps que le bien-être de leurs habitants, sinon à l'éleveur exotique et aux efforts qu'il fait pour produire beaucoup et à bon marché?

La démocratie moderne ne doit pas moins que l'industrie au colon d'outre-mer. Sans le secours de ces pays, ouverts à l'activité humaine, dont les produits nous inondent, la matière première eût fait défaut, les machines, que l'invention de la vapeur devait avoir pour résultat de mettre en mouvement, fussent restées inutiles; l'humanité ignorant le bien-être matériel, qui est la condition d'existence de la démocratie, celle-ci fût restée dans cet état de surnumérariat, où la tenaient au siècle dernier, les corporations organisées pour modérer la production.

Cefait moderne n'est ni nouveau ni unique dans l'histoire. La démocratie romaine n'a vu son développement s'accuser que le jour où les produits du monde ont afflué en Italie, où tous les peuples ont, à la fois, contribué à rendre à la plèbe la vie facile.

A cette époque lointaine, le moteur à bon marché, que la vapeur nous fournit aujourd'hui, était l'esclave, ou le peuple vaincu, préparant à bas prix, pour le vainqueur, les éléments d'une vie aisée et oisive. Il avait fallu plusieurs siècles de combats, au citoyen romain, pour terminer cette conquête des sources de sa richesse et les canaliser jusqu'à la grande cité. L'Europe en aura employé trois à conquérir les mondes nouveaux; elle en est, actuellement, à l'heure où elle jouit de tous les profits de la conquête, où la masse de ses habitants y puise le bien-être matériel, sans lequel il n'y a pas de civilisation ni de paix définitive, but que l'humanité a pour destinée de poursuivre.

Par quelle injustice et quelle ingratitude arriverait-elle à proscrire une masse de produits, sans lesquels, aujourd'hui, ne pourraient subsister ni la société ni l'industrie européenne, ni ceux qui les transforment ou les élaborent, ni ceux qui les consomment, et qui lui sont aussi indispensables que l'Amérique l'est à l'équilibre de notre planète?



PARIS. — IMPRIMERIE P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 36755.

